LES QUATRE AGES

DU PALAIS-ROYAL,

HISTOIRE DRAMATIQUE EN QUATRE ÉPOQUES,

PAR M. THÉAULON,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 13 MARS 1834

PRIX : 6 SOUS





PARIS,

MARCHANT, BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 12.

1834.



SIX SOUS.

MARCHAND, Boulevard Saint-Martin, n° 12.

LES QUATRE AGES DU PALAIS-ROYAL,

HISTOIRE DRAMATIQUE EN QUATRE EPOQUES,

Par M. THÉAULON,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 13 MARS 1834.

LE DIABLE AMBASSADEUR.

PROLOGUE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE ROI DES ENFERS.........	MM. MASSON.
ASMODÉE................	GAL.
BELPHÉGOR..............	BOUTIN.
BELIAL.................	SAINVILLE.
BELZEBUTH, ASTAROTH, MEPHISTOPHELÈS	Personnages muets.
DÉMONS.	

La scène se passe dans la salle du trône, au palais des enfers.

SCÈNE UNIQUE.

LE ROI, BELIAL, ASMODÉE, BELPHEGOR, BELZEBUTH, ASTAROTH, MEPHISTOPHELÈS ET AUTRES DÉMONS *rangés autour du trône.*

CHOEUR.

AIR *d'Hayden.*

Nous voilà tous
Au rendez-vous, } (*bis.*)
Commandez-nous,
Et comptez sur notre zèle,
Croyez qu'il vous sera fidèle.
L'univers tremblera,
L'enfer rira
En voyant sa puissance.
Vengeance!
Afin de te servir
De t'obéir,
Où devons-nous courir?
Ah! pour nous quel bonheur!
Quel honneur!
De plaire
A Satan, notre père
Et seigneur.

LE ROI. Esprits soumis à mon pouvoir, gloire et lumière de l'enfer, une grande infortune nous menace.. un grand homme, un génie, qui tient du ciel et de l'enfer... le cardinal de Richelieu, fait élever au centre de Paris un palais somptueux, qui deviendra, dit-on, un séjour de béatitude terrestre, une Jérusalem nouvelle pour les élus qui pourront en franchir les portes... cet édifice, enfin, doit tourner à la honte de l'enfer, et c'est ce qu'il faut empêcher.

TOUS. Nous l'empêcherons!

LE ROI. Quel est celui de vous qui veut aller en ambassade sur la terre?

ASMODÉE. Ce n'est pas moi!

TOUS. Ni moi! ni moi! ni moi!

LE ROI. Quelle est la raison de ce refus?

ASMODÉE. C'est la haine que nous portons à l'espèce humaine.

LE ROI. Qu'avez-vous donc fait de votre philosophie moqueuse, spirituel Asmodée?

ASMODÉE. Eh! seigneur, quelle philosophie tiendrait contre la déloyauté des hommes! Me faudra-t-il retourner sur la terre, pour qu'il prenne fantaisie à quelque nécromancien de me renfermer une seconde fois dans une bouteille, jusqu'au moment où un nouveau Cléophas viendra la briser par hasard et me délivrer de ma prison?... Eh! quel plaisir m'attendrait encore dans le monde?... partout des hommes pires que des démons!...

BELPHÉGOR. Et des femmes pires que des diables!... Pour moi, foi de Belphégor.. je ne retournerais pas sur la terre, quand je devrais partager avec vous la couronne infernale... je craindrais trop de rencontrer une autre Honesta.

LE ROI. Et vous, mon cher Belzébuth?

BÉLIAL. Oh! sire roi... ne comptez pas sur lui... Sa dernière mésaventure l'a tout-à-fait découragé, ce pauvre Belzébuth!..

il vous avait promis l'ame d'un fameux surintendant des finances; quand il voulut s'en emparer, il se trouva que le surintendant n'avait point d'ame... elle était dans son coffre-fort!...

(Tous les démons rient aux éclats.)

LE ROI. Il faut pourtant que l'un de vous, messires, se dévoue à la cause des enfers!.. il faut que l'un de vous retourne à l'instant sur la terre.

BÉLIAL, *s'avançant*. Sire roi... sans blâmer le refus de mes chers cousins les démons ici présens... je me chargerai, si tu veux, de la mission.

LE ROI. Toi, Bélial.. le démon du scandale et de la corruption?...

BÉLIAL. Oui... j'ai besoin de respirer le grand air... car tu sais que je ne suis pas allé sur la terre depuis la destruction par le feu du ciel des villes maudites de la Judée. Depuis ce jour, ma présence n'a plus été nécessaire sur la terre, tant les hommes étaient corrompus et pervers... je me suis reposé sur mes lauriers.... mais je secoue ma longue paresse et je suis prêt à t'obéir. Parle, que faut-il faire?

LE ROI. Il faut t'emparer du Palais-Cardinal, au nom de l'enfer.

BÉLIAL. Je comprends! ma mission sera de m'établir dans le nouveau palais qui s'élève et d'en faire un séjour de désolation et d'abomination comme je l'avais fait de ces villes fameuses...

LE ROI. C'est cela même.

BÉLIAL. Vous serez content de mon zèle.. Quand finira mon ambassade?

LE ROI. Lorsque ce palais sera entièrement terminé... Alors, tu viendras rendre compte aux chambres de l'enfer de tout ce que tu auras fait pour notre gloire, et tu recevras, s'il y a lieu, une récompense nationale.

BÉLIAL. Je serai digne de mon pays!

LE ROI. Pars donc, enfant des ténèbres.. je t'investis, dès à présent, de mon pouvoir surnaturel.

(Il le touche de son sceptre.)

BÉLIAL. Il ne me sera pas inutile, car il me faudra, là haut, varier ma figure.... selon le tems et les gens qui apparaîtront dans ce fameux palais; je serai même peut-être forcé d'établir mon ame de démon dans le corps de quelque personnage célèbre...

LE ROI. Que ta volonté soit faite sur la terre!

ASMONÉE. Adieu, confrère Bélial... je te souhaite bien du plaisir sur le globe sublunaire.

BELPHÉGOR. Surtout méfie-toi des femmes, là-haut.

BÉLIAL. Ce pauvre cousin Belphégor, il ne peut oublier son infortune conjugale.

BELPHÉGOR. J'aurais bien voulu t'y voir.

BÉLIAL. Merci de la préférence... adieu, mes très-chers cousins...

TOUS. A revoir, Bélial... à revoir.

BÉLIAL. A bientôt... dans deux ou trois siècles.

(Il disparaît dans un tourbillon de flammes.)

CHŒUR.

Vive l'enfer!... que par une victoire
Notre ambassadeur Bélial...
Assure à jamais notre gloire
Au sein du Palais-Cardinal.

FIN DU PROLOGUE.

PREMIÈRE ÉPOQUE (1636)

LE PALAIS-CARDINAL,

OU

LA RÉPÉTITION DE MIRAME,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
LOUIS XIII	MM.	PERRIN.
LE CARD. DE RICHELIEU.		DORMEUIL.
LE SURINTENDANT DES FINANCES		RHENNÉ.
BOISROBERT, Aumônier du Roi et poète dramatique.		SAINVILLE.
LE PÈRE JOSEPH, Factotum du Cardinal		BARTHÉLEMI.
UN JEUNE ABBÉ	Mlle	GEORGINA.
UN HUISSIER de la Chambre.		
LA DUCHESSE D'AIGUILLON, Nièce du Cardinal.	Mme	DELILLE.
Mlle LENOIR, Actrice de la Comédie-Française	Mlle	FÉLICIE.
COURTISANS.		
QUELQUES ACTEURS.		
SUITE DU ROI.		

La scène se passe à Paris, dans le Palais-Cardinal, en 1636.

SCENE PREMIÈRE.

Un riche et vaste salon.

COURTISANS DU CARDINAL, *attendant audience;* LE PÈRE JOSEPH, L'ABBÉ.

CHOEUR.

AIR *d'une Visite à Saint-Cyr.*

Pour Richelieu quelle gloire!
Non, on ne voit rien d'égal,
Dans le monde et dans l'histoire, (*bis.*)
A ce Palais-Cardinal.

(Le père Joseph entre.)

L'ABBÉ. Eh bien! père Joseph, l'audience de Son Eminence va-t-elle bientôt commencer pour nous?

LE PÈRE JOSEPH. Je ne le crois pas; mon-

seigneur est avec les acteurs de la Comédie-Française.

L'ABBÉ. C'est une indignité!... préférer des comédiens aux gens d'église!

LE PÈRE JOSEPH. C'est que les uns sont, en général, plus amusans que les autres.

L'ABBÉ. Son Eminence fait tout pour eux, et ne fait rien pour nous.

LE PÈRE JOSEPH, *avec gaîté.* C'est que vous ne jouez pas dans ses tragédies.

L'ABBÉ. C'est ce Boisrobert, son ame damnée, qui l'éloigne de nous.

LE PÈRE JOSEPH. Il est sûr que M. l'abbé de Boisrobert est le démon tentateur de Son Eminence.... C'est toujours lui qui amène ici.... les acteurs.... les actrices.... c'est lui qui a donné à monseigneur l'idée de bâtir deux salles de spectacle dans le Palais-Cardinal..... et qui fera de cette sainte maison un séjour de perdition, si on le laisse faire.

L'ABBÉ. Et c'est un pareil homme à qui Son Eminence vient de faire obtenir le titre d'aumônier du roi... C'est un vrai scandale : un aumônier qui fait des pièces de théâtre!

LE PÈRE JOSEPH. Ce qu'il y a de plus étonnant... c'est qu'il a reçu ce titre sans rire, lui qui rit toujours, et qui rit de tout.

L'ABBÉ. Patience... sa faveur peut avoir un terme : tout le clergé de Paris murmure.

LE PÈRE JOSEPH. Oui; mais tous les comédiens de France jouent ses pièces... le public les applaudit... et quand on a pour soi le public et M. le cardinal... on est bien fort.

L'ABBÉ. Quand il aurait pour lui tout l'enfer réuni..... apprenez, père Joseph, que toutes nos dames scandalisées se liguent contre lui.

LE PÈRE JOSEPH. Un complot de femmes... le diable n'y résisterait pas... Mais, chut! le voici.

L'ABBÉ. Qui ça?... le diable?

LE PÈRE JOSEPH. Eh non!... M. Boisrobert.

SCENE II.

LES MÊMES, BOISROBERT,

(L'orchestre exécute en sourdine la ritournelle du chœur du prologue.)

BOISROBERT. Messeigneurs... Son Eminence, fatiguée de ses longs travaux, ne vous donnera point audience aujourd'hui... Si l'un de vous a quelque placet à lui présenter, je suis chargé de les recevoir et de lui en rendre compte.

(Il fait signe au père Joseph de les prendre.)

L'ABBÉ, *d'un air très-humble.* Je recommande aux bontés de monsieur l'aumônier du roi en placet que j'ai l'honneur de lui confier... il est apostillé par Mme la duchesse d'Aiguillon.

BOISROBERT, *à part.* Il est assez joli garçon pour cela. (*Haut.*) Cette apostille ne me surprend pas, monsieur l'abbé... vous avez une figure d'ange, et Mme la duchesse montra toujours une grande dévotion pour les séraphins .. et les chérubins... Je me charge de votre placet.

L'ABBÉ. Monseigneur a trop de bonté... (*A part.*) Cet homme est profondément immoral!

BOISROBERT. Allez, messeigneurs, allez... Son Eminence vous recevra la semaine prochaine.

CHOEUR.

Pour Richelieu quelle gloire!
Etc., etc. (Ils sortent.)

SCÈNE III.

BOISROBERT, LE PÈRE JOSEPH.

BOISROBERT. Oui..... tout le monde se récrie sur la magnificence de ce palais... et ce n'est pas pour rien qu'il a inspiré à Corneille ces vers de sa dernière comédie :

Non, l'univers entier ne peut rien voir d'égal
Aux superbes abords du Palais-Cardinal.
Toute une ville entière, avec pompe bâtie,
Semble d'un vieux fossé par miracle sortie...
Et nous fait présumer à ses superbes toits
Que tous ses habitans sont des dieux ou des rois!

LE PÈRE JOSEPH. Est-ce que Son Eminence serait réellement indisposée?...

BOISROBERT. Non... mon vieux Joseph.... non... mais elle se fait réciter, à huis-clos, quelques scènes de *Mirame*, dont la répétition, doit avoir lieu tantôt, dans ce salon.

LE PÈRE JOSEPH. Allons, Son Eminence ne vit plus qu'avec des comédiens et des académiciens.

BOISROBERT. C'est le délassement d'un homme de génie.

AIR *de Préville.*

A ses flatteurs, froids automates,
Il consacre quelques momens;
Ensuite des fins diplomates
Il subit les longs complimens. (*bis.*)
Des gens de cour, bouffis d'impertinence,
Il écoute les entretiens; (*bis.*)
Puis aux acteurs s'il accorde audience,
c'est pour changer de comédiens (*bis.*)

LE PÈRE JOSEPH. Monsieur l'abbé Boisrobert ne respecte rien... pas même les diplomates qui sont si dangereux.

BOISROBERT. Oui... pour ceux qui les emploient. Mais, voyons ces demandes... puisque Son Eminence m'en a prié... (*Il en lit une.*) Le curé de Saint-Martin demande un manteau neuf d'écarlate pour habiller le saint de sa paroisse..... Un manteau d'écarlate pour un saint de bois... il y a de quoi habiller dix pauvres!.. saint

Martin se passera de manteau cet hiver. A propos de manteau, père Joseph... vous prendrez dans la garde-robe du cardinal son plus bel habit de ville, et vous le porterez chez l'acteur Monfleury... Son Eminence lui en fait présent pour jouer *le Menteur*.

LE PÈRE JOSEPH. Il paraît que monsieur l'abbé aime mieux habiller le diable que les saints.

BOISROBERT, *riant*. C'est peut-être par esprit de corps.

LE PÈRE JOSEPH. Du reste, tout le monde sait que Son Eminence aime beaucoup M. Monfleury... Elle le comble de bienfaits.

BOISROBERT. C'est l'acteur favori du Palais-Cardinal... aussi monseigneur l'a-t-il richement marié à la fille du lieutenant-criminel du baillage de Rouen.

LE PÈRE JOSEPH. Oui... le père de la jeune personne ne voulait pas de cette mésalliance... mais le cardinal de Richelieu a dit : Je le veux... et il a bien fallu obéir.

BOISROBERT. Quel homme que notre cardinal!

AIR *de la Robe et les bottes.*

Son génie est sa seule règle ;
Il risque tout et ne néglige rien.
Son bras est ferme, et son œil d'aigle
Voit à la fois loin, vite et bien.
Il fonde, par philantropie,
Un hôpital pour les pauvres perclus;
Puis il crée une académie,
(*En riant*)
Qui n'est au fond qu'un hôpital de plus.

LE PÈRE JOSEPH. Voici Mme la duchesse d'Aiguillon.

BOISROBERT. La nièce du cardinal... La dévote ne m'aime guère, je le sais, et je le lui rends bien... aussi je te laisse avec elle, et vais tout préparer pour la répétition de *Mirame*. (*A part.*) J'ai commencé dignement mon ambassade... Le scandale est déjà dans le Palais-Cardinal.

(Il salue la duchesse qui entre.)

SCÈNE IV.

LE PÈRE JOSEPH, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE *salue Boisrobert qui sort.* Toujours ce Boisrobert!...

LE PÈRE JOSEPH. On ne voit que lui dans le Palais.

LA DUCHESSE. Mauvais poète... plus mauvais ecclésiastique..... Je ne conçois pas l'affection de mon oncle pour un pareil homme.

LE PÈRE JOSEPH. Je crois bien que le cardinal ne l'estime guère... Mais M. Boisrobert flatte sa manie pour les vers, pour le théâtre... et Son Eminence ne peut pas se passer de lui.

LA DUCHESSE. Nous saurons bien le forcer à s'en séparer... Mon oncle peut-il me recevoir?

LE PÈRE JOSEPH. Il n'est pas seul... mais quand je lui dirai pourtant que madame la duchesse est là...

LA DUCHESSE. Dites-lui, surtout, qu'il est indispensable que je le voie à l'instant même.

LE PÈRE JOSEPH. Vous savez combien Son Eminence vous aime... Je vais l'avertir.

(Il sort.)

SCÈNE V.

MADAME LA DUCHESSE D'AIGUILLON, *seule.*

LA DUCHESSE. Il me tarde de parler à mon oncle : il se trame quelque chose contre lui, et ma tendresse en est alarmée; je crains qu'il ne finisse par être la victime de ces intrigues..... Redouté du roi.... en horreur aux étrangers, dont il abaissa l'orgueil; haï des gens de cœur, qu'il humilie sans cesse; exposé aux complots, aux poignards : ce qui m'inquiète le plus pour lui... c'est sa toute-puissance.

AIR : *Romance de Garick.*

A ses projets réformateurs
Tout obéit, jusqu'à son maître ;
Du faîte glissant des honneurs,
Bientôt il pourrait disparaître!
Ses ennemis en ont l'espoir;
A ce revers il doit s'attendre.
S'il faut vingt ans pour monter au pouvoir,
Un jour suffit pour en descendre.

D'ailleurs, les prodigalités de mon oncle ont alarmé ma famille, et je dois... Le voici.

SCENE VI.

LA DUCHESSE, LE CARDINAL.

LE CARDINAL, *à Joseph.* Faites distribuer cet or aux ouvriers du palais... et dites-leur que je suis content. Cet immense édifice semble être sorti comme par enchantement des entrailles de la terre.

LA DUCHESSE, *à part.* Il nous coûte assez cher...

LE CARDINAL. Bonjour à mon aimable nièce.

LA DUCHESSE. Je vous remercie, mon oncle, d'être venu si vite.

LE CARDINAL. Il s'agissait de vous voir... Eh bien! que dit-on à la cour?... car ma goutte m'a empêché d'y paraître depuis un mois.

LA DUCHESSE. On dit que votre goutte est venue fort à propos pour cacher une disgrâce.

LE CARDINAL, *riant.* Une disgrâce?

LA DUCHESSE. On assure que le roi est furieux contre vous.

LE CARDINAL. Furieux!... et pour quelle raison?...

LA DUCHESSE. A cause de la magnificence que vous avez déployée dans votre palais : on lui a persuadé que vous aviez voulu, par cette pompe toute royale, élever le sujet au-dessus du souverain.

LE CARDINAL. Pas mal... pas mal, en vérité... Ils ont trouvé le seul moyen de me nuire auprès d'un prince dont l'esprit n'a pas une immense portée....On lui a dit cent fois que j'étais le véritable roi de France....: il ne s'en est point alarmé..... mais avoir un palais plus somptueux que le sien, c'est un crime de lèze-majesté!

LA DUCHESSE. Mais enfin, si vos ennemis l'emportent?...

LE CARDINAL. Il faut bien vous l'avouer... Depuis huit jours le roi me boude... depuis huit jours il n'a pas daigné faire prendre mes conseils.

LA DUCHESSE. Vous voyez que c'est une vraie disgrâce.

LE CARDINAL. Oh! j'ai un moyen infaillible de me réconcilier avec le roi.

LA DUCHESSE. Un moyen, et lequel?

LE CARDINAL. Vous le saurez plus tard... qu'il vous suffise d'apprendre que mes ennemis se réjouissent trop tôt... Louis XIII et moi, nous ne pouvons nous séparer qu'à l'entrée des tombes royales de Saint-Denis... Ne dit-on rien de plus?

LA DUCHESSE. On vous reproche, et, en cela, je trouve qu'on a raison, votre goût pour les lettres, pour le théâtre.

LE CARDINAL. Voilà un singulier grief: n'ai-je à remplir que mes devoirs de prélat?... ne dois-je aucune protection au premier des beaux-arts?

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Faut-il qu'un ministre abandonne
Le goût, le talent et l'esprit,
Qui font resplendir la couronne
D'un éclat que rien ne flétrit?
Des poètes comme les nôtres,
Songez-y, sont aussi des rois!...
Et l'on voit ceux-là quelquefois
Régner plus long-tems que les autres.

LA DUCHESSE. Oui.... mais vous allez trop loin : on dit que vous faites venir des comédiens chez vous.

LE CARDINAL. Aimerait-on mieux que j'allasse chez eux. Tant qu'on ne trouvera pas moyen de faire jouer des pièces sans acteurs, il faudra bien que j'en reçoive; j'ai fait construire exprès deux grandes salles de spectacle, et j'espère compter incessamment le roi lui-même parmi mes spectateurs.

LA DUCHESSE. Vous avez réponse à tout, mon oncle... Je désire beaucoup m'être trompée; mais j'ai peur d'avoir bien jugé.

SCENE VII.

LES MÊMES, LE PÈRE JOSEPH.

LE PÈRE JOSEPH. M. le surintendant des finances.

LA DUCHESSE, *bas*. Votre plus mortel ennemi!...

LE CARDINAL. Faites entrer.

LA DUCHESSE. Mon oncle, je vous quitte; mais je vous reverrai bientôt; car je suis tellement occupée de ce qui vous intéresse...

LE CARDINAL.

AIR *de Robin.*

Adieu donc, mon aimable nièce.

LA DUCHESSE.

Adieu!... prenez garde aux jaloux.

LE CARDINAL.

Je vois qu'il faut de la finesse.
Ah! que n'en ai-je autant que vous!

LA DUCHESSE.

A ces rumeurs mettez un terme,
Bientôt vous les verrez soumis.

LE CARDINAL.

Malgré ma goutte, de pied ferme
J'attends, j'attends mes ennemis.

ENSEMBLE.

Adieu donc, mon aimable nièce,
De l'œil je suivrai les jaloux;
Je tâcherai pour la finesse
De prendre modèle sur vous.

LA DUCHESSE.

Croyez l'avis de ma tendresse;
Déjouez enfin les jaloux.
En fait d'esprit, en fait d'adresse,
Je sais qu'on peut compter sur vous,

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

LE CARDINAL, LE SURINTENDANT.

LE CARDINAL. Quel motif important me procure la visite de monsieur le surintendant?

LE SURINTENDANT. Il faut bien venir vous trouver, monseigneur, puisque, depuis un mois, vous êtes invisible.

LE CARDINAL. Je n'ai pas cessé de travailler, mais mon médecin ne veut pas que je sorte.

LE SURINTENDANT. Nous avons cependant à nous concerter pour des mesures bien importantes. L'Angleterre fait des armemens considérables.

LE CARDINAL. Je le savais, et je le lui ai défendu.

LE SURINTENDANT, *à part*. Il agit toujours en son nom.

LE CARDINAL.

AIR : *Un petit de mon âge.*

Je l'ai voulu, le roi de France
En Europe est présent partout...
Dans mon active prévoyance,
Il ne nuit rien et conduit tout.
La force que son nom lui donne

Au loin sait inspirer l'effroi,
Au monde entier il doit faire la loi,
Et ne la subir de personne.

LE SURINTENDANT. Vous connaissez, monseigneur, l'intérêt que je vous porte?

LE CARDINAL. Oui, je sais combien il est vif.

LE SURINTENDANT. Je regrette que vous n'ayez pas dissipé, vous-même, les bruits que vos ennemis répandent contre vous auprès du roi.

LE CARDINAL. Lesquels?

LE SURINTENDANT. Ils disent... (ce sont vos ennemis qui parlent...)

LE CARDINAL. Parlez, monsieur...

LE SURINTENDANT. Votre magnificence contraste (suivant eux) avec la simplicité qui convient à un homme d'église.

LE CARDINAL. Qu'en dit le roi?

LE SURINTENDANT. Il semble partager ces impressions fâcheuses.

LE CARDINAL. Quand il connaîtra mes raisons...

LE SURINTENDANT. Croyez-moi, ne tardez pas à l'en instruire.

LE CARDINAL. Vous me rendrez ce service... ce sera un trait d'ami... Répétez, je vous prie, mais mot à mot, à Sa Majesté ce que je vais vous dire.

LE SURINTENDANT. J'écoute.

LE CARDINAL

AIR *de Blanchard.*

Mille ouvriers depuis six ans,
Ici trouvent une existence;
Leurs bras nourrissent leurs enfans;
Mon luxe fait leur opulence,
Au peuple il faut le travail et la paix;
S'il n'est pas heureux, il conspire;
Mais l'ouvrier qui construit des palais (*bis.*)
Ne songe pas à les détruire.

LE SURINTENDANT. Je ne sais si Sa Majesté se contentera de cette explication.

LE CARDINAL. Ajoutez que si j'ai fait construire une demeure aussi magnifique, c'est que je la destinais à un roi.

LE SURINTENDANT. A un roi!...

LE CARDINAL. Oui, monsieur... et veuillez annoncer à Louis XIII que je mets à ses pieds les clefs de ce palais, à compter de ce jour il devient le sien et celui des rois de France.

LE SURINTENDANT. Quoi! monsieur le cardinal...

LE CARDINAL. Je n'ai qu'une crainte, monsieur le surintendant, c'est que Sa Majesté ne daigne pas accepter, mais je compte sur vous pour la décider à m'accorder cette haute faveur... ne vous ai-je pas bien jugé?

LE SURINTENDANT. Croyez bien, monsieur le cardinal, que je m'honorerai toujours.....

ENSEMBLE.

LE CARDINAL.

AIR :

En chargeant d'un pareil message
Un autre serviteur du roi,
J'aurais vraiment cru faire outrage
A votre dévoûment pour moi.

LE SURINTENDANT.

L'importance d'un tel message
Vous répond de ma bonne foi,
Et vous m'auriez fait un outrage
De choisir un autre que moi. (Il sort.)

SCÈNE IX.

LE CARDINAL, *seul.* Ce pauvre surintendant ne savait trop s'il devait me croire. (Il sonne.)

SCÈNE X.

LE CARDINAL, LE PÈRE JOSEPH.

LE PÈRE JOSEPH. Monseigneur....

LE CARDINAL. Boisrobert n'est pas revenu?

LE PÈRE JOSEPH. Non, monseigneur, pas encore. (*A part.*) Décidément il ne peut plus se passer de cet homme.

LE CARDINAL. Faites-lui savoir que je l'attends.

LE PÈRE JOSEPH. Oui, monseigneur. (Il sort.)

SCÈNE XI.

LE CARDINAL. Je veux le consulter sur les portraits que je dois placer dans ma grande galerie... Philippe de Champagne, mon peintre favori, attend cette liste..... et, parmi tant de grands hommes dont la France s'honore..... le choix est embarrassant.

(Il réfléchit.)

SCÈNE XII.

LE CARDINAL, BOISROBERT.

BOISROBERT. Monseigneur a daigné me faire demander?

LE CARDINAL. Tu sais trop bien, traître, que le poète cardinal ne peut plus se passer de toi... Tout est-il prêt pour la répétition de *Mirame*?

BOISROBERT. Les acteurs sont arrivés au Palais-Cardinal. Ils prennent les costumes de leurs rôles... ces costumes sont d'une magnificence...

LE CARDINAL. Oui... j'ai dû ne rien épargner pour donner à cette tragédie tout l'éclat qu'elle me paraît mériter.

BOISROBERT. Et quel mérite en effet, monsieur le cardinal... aucun poète français n'a rien produit encore de si parfait!

LE CARDINAL. Corneille travaille-t-il toujours à sa tragédie du Cid?

BOISROBERT. Toujours... il n'en veut pas

démordre..... il soutient que le sujet est noble, élevé, chevaleresque.

LE CARDINAL. Je ne le connais pas..... mais, tenez, mon cher Boisrobert, souvenez-vous de ma prédiction : Corneille a de l'esprit, *le Menteur* l'a prouvé, mais il ne produira jamais une tragédie remarquable.

BOISROBERT. J'ose sur ce point, monseigneur, être d'un avis différent du vôtre.

AIR : *Connaissez mieux le prince Eugène.*

Des partis et de leur démence
Corneille peindra les combats;
Des auteurs la famille immense
De loin voudra suivre ses pas;
Mais nul d'entre eux, moi je le gage,
N'aura sa verve, ses talens,
Et le père aura l'avantage
De survivre à tous ses enfans.

LE CARDINAL. Voilà comme on gâte les auteurs qui commencent. (*Avec un peu d'humeur!*) Mais, parlons d'autre chose, monsieur l'abbé; a-t-on placé sur la porte de mon palais l'inscription que j'ai commandée?

BOISROBERT. Oui, monseigneur..... on y lit en lettres d'or... *Palais-Cardinal*, et cette inscription agite tous nos beaux esprits...

LE CARDINAL. En vérité?

BOISROBERT. Le puriste Balzac prétend même qu'elle n'est ni latine, ni grecque, ni française.

LE CARDINAL, *irrité.* Balzac ne sera jamais de l'académie..... du moins de mon vivant...

BOISROBERT, *à part.* J'ai un peu blessé l'amour-propre du poète... flattons celui de l'homme d'état.

LE CARDINAL. Je voulais vous consulter sur le choix des grand hommes qui doivent figurer dans la galerie du Palais-Cardinal.

BOISROBERT. Justement, monseigneur, Philippe de Champagne, que je viens de rencontrer, m'a remis une liste pour être soumise à l'approbation de Votre Eminence.

LE CARDINAL. Ah! ah!.... voyons si ses grands hommes sont les miens... (*Il prend la liste.*) L'abbé Suger... le choix est excellent... c'est un beau nom que celui-là... sa situation ressemblait beaucoup à la mienne. Il fut forcé de gouverner à la fois l'Etat et Louis-le-Jeune... et il eut plus de mérite que moi, car son pupille n'était pas aussi docile que le mien.

BOISROBERT. Aussi... l'Europe entière le sait bien... Louis XIII est roi de France... mais c'est Richelieu qui règne pour lui. L'un est souverain par la grâce de Dieu, et l'autre par son génie et sa fermeté.

LE CARDINAL, *lui tendant la main.* flatteur!....

BOISROBERT, *à part.* Nous voilà réconciliés.

LE CARDINAL. Jeanne d'Arc..... Une femme parmi mes grands hommes!....

BOISROBERT. Monseigneur, celle-ci a sauvé la France.

LE CARDINAL. C'est juste.

BOISROBERT.

AIR *de Julie.*

Jeanne d'Arc, ce grand nom efface
Plus d'un nom qu'illustra l'honneur;
On lui doit la première place
Pour son courage et son malheur!
Et quant à son sexe, je pense,
Il ne doit pas vous arrêter,
Puisque nul n'a pu se vanter
D'en connaître la différence.

LE CARDINAL. Bertrand Duguesclin..... La Trémonille..... Bayard..... bien!.... Henri IV... très-bien!... (*Avec surprise.*) Louis XIII... Louis XIII!...

BOISROBERT. Monseigneur...

LE CARDINAL. Je vous comprends..... il règne encore!... mais je ne vois là que vingt-trois noms... il manque le dernier...

BOISROBERT. Ce portrait est déjà fait, monseigneur...

RICHELIEU. Comment?

BOISROBERT. Philippe de Champagne m'a consulté sur le choix qu'il devait faire. Je connais, lui ai-je répondu, l'homme illustre qui vous manque.

AIR *des Pages du duc de Vendôme.*

Habile et profond politique,
Il embrasse tout dans l'état...
Il est poète dramatique
Et sait encor, quoique prélat,
Pourvoir aux besoins du soldat.
Son cœur, qu'un noble feu dévore,
Fait respecter notre France en tout lieu...
Taodis que je parlais encore,
L'artiste peignait Richelieu!

LE CARDINAL, *à part.* Les flatteurs m'ont deviné.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE PÈRE JOSEPH.

LE PÈRE JOSEPH. Monseigneur, les comédiens de *Mirame* sont prêts à paraître devant Votre Eminence.

LE CARDINAL. Qu'ils entrent.

LE PÈRE JOSEPH, *en confidence.* C'est que l'ambassadeur de Venise et le nonce du pape sont là.

LE CARDINAL. Qu'ils attendent!

BOISROBERT, *à part avec joie.* Comme l'enfer doit rire!!!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, Mlle LENOIR, Mlle LECUY *et autres* ACTEURS *en costume de théâtre.*

LE CARDINAL. Je ne vois pas Mondori..... qui joue le principal rôle.

MADEMOISELLE LENOIR, *qui joue Mirame.* Monseigneur... il lui est impossible de venir... il est tombé, hier soir, d'une machine dans laquelle il figurait Jupiter.

LE CARDINAL. Le maladroit !... la veille d'une représentation si brillante !... comment veut-il donc qu'on répète?.. c'est bien mal reconnaître...

BOISROBERT. Monseigneur, rassurez-vous, nous sommes seuls..... je répéterai pour lui.

LE CARDINAL. Vous, Boisrobert.... vous sauriez le rôle d'Arimant?

BOISROBERT. Les vers de monseigneur se retiennent si facilement... seulement, je prierai le poète de n'en rien dire au cardinal... un aumônier du roi!

LE CARDINAL. Je serai discret.

BOISROBERT. On ne m'appellerait bientôt plus que l'abbé Mondori.... je n'ai pas le costume, mais il me suffira du casque et du manteau.

LE CARDINAL, *à part.* Il a le diable au corps!... Joseph, veillez à ce que personne ne vienne nous interrompre..... commençons...

(On se place; le cardinal sur le devant, tournant presque le dos au public; il a le manuscrit de *Mirame.* Les acteurs sont sur des siéges à droite et à gauche.

MIRAME, Tragédie.

(Boisrobert entre en scène avec le casque et le manteau; M[lle] Lenoir entre avec lui... une confidente la suit... un confident suit Arimant.)

ARIMANT.

Adorable beauté, je sens mon ame atteinte
De transports, de respects, de désirs et de crainte.
Vous causez mon silence, et lorsque je vous voi,
Pour être tout en vous, je suis tout hors de moi.
Devant l'aimable objet des beautés que j'admire,
Ayant trop à penser, je ne sais plus que dire.
(Il se met à genoux.)

MIRAME.

Levez-vous, Arimant.

ARIMANT.

Souffrez-moi..

MIRAME.

Je ne puis.

ARIMANT.

Je vous adore mieux dans l'état où je suis.

MIRAME.

Voulez-vous m'obéir ou voulez-vous ma haine?

ARIMANT, *se relevant.*

Donc, je vous obéis.

MIRAME.

Quel motif vous amène?

ARIMANT.

Pour mourir à vos yeux, ou bien vous enlever.

MIRAME.

Vous, m'enlever?.. Non, non, je ne puis approuver..

ARIMANT.

Consentez aujourd'hui que je porte la guerre
A cette bienheureuse et malheureuse terre;
Heureuse de porter un miracle parfait,
Mais malheureuse, hélas! du refus qu'on me fait.

MIRAME.

Je crains la guerre.

ARIMANT.

Eh bien! je vais briser mes armes;
Oui, puisque vous doutez du pouvoir de vos charmes,
Je quitte mon épée et déteste mon bras.
Je ne veux plus de cœur!.. mais, Dieu! je ne puis pas
Me passer de mon cœur pour vous aimer sans cesse!..

MIRAME.

Vous perdez la raison par excès de tendresse.
De quoi sert votre cœur quand le mien est à vous?
Vous devez le sentir, un seul suffit pour nous.
Si vous avez le mien à la place du vôtre,
Vous aurez tous les deux, puisque l'un est dans l'autre.

ARIMANT.

Le vôtre est dans le mien, je vous en puis jurer.

MIRAME.

Le jour fait fuir la nuit; il faut vous retirer.
Déjà le blond Phœbus commence sa carrière.

ARIMANT.

Non, non, ce sont vos yeux qui font cette lumière.

MIRAME.

Prince, retirez-vous.

ARIMANT.

Objet de tous mes vœux,
C'est un trop grand effort, je ne puis!...

MIRAME.

Je le veux.
Prince, retirez-vous.

ARIMANT.

Que faut-il que je fasse?
Mirame en même tems me retient et me chasse.

MIRAME.

Ah! je voudrais pouvoir me noyer dans mes pleurs!.
Adieu donc.

ARIMANT.

Ah! ma vie!.. ah! mon ame!.. je meurs!

MIRAME.

Arimant!... (Bruit en dehors.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LA DUCHESSE.

LE CARDINAL. Que me veut-on?

JOSEPH, *en dehors.* Mais, madame la duchesse!... on ne peut pas entrer...

LA DUCHESSE, *entrant.* Il faut absolument que je lui parle... ah! mon oncle... le roi...

LE CARDINAL. Eh bien! le roi...

LA DUCHESSE. Son carrosse entre au Palais-Cardinal.

LE CARDINAL. Se peut-il?

BOISROBERT. Quelques instans de plus et Sa Majesté trouvait son aumônier dans une singulière attitude.

(Il sort et revient sans casque.)

LA DUCHESSE. On le dit plus irrité que jamais!...

LE CARDINAL, *à part.* Le surintendant n'aurait-il pas rempli la mission dont je l'ai chargé?... il aurait tort de se jouer à moi... je vais au-devant de Sa Majesté.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, UN HUISSIER *de la chambre*, LE ROI, LE SURINTENDANT.

L'HUISSIER, *annonçant.* Le roi.

LE CARDINAL. Quoi! Votre Majesté me fait l'honneur...

LE ROI. Puisque vous ne venez plus me voir...

LE CARDINAL. Je devais aujourd'hui même... sire...

LE ROI. On ne dira pas que vous êtes courtisan... monsieur le cardinal.

LE CARDINAL. Bouvard m'a défendu de sortir.

LE ROI. Votre médecin se fait mieux obéir que votre roi.

LA DUCHESSE, *à part.* Il est clair que c'est un reproche.

LE ROI. Vous ne craignez donc pas que l'absence vous fasse oublier ?

LE CARDINAL. Je serais bien à plaindre, si rien ne me rappelait au souvenir de Votre Majesté.

LE ROI. Oui, vous espérez que les rebelles soumis, des victoires remportées, des provinces réunies à mes états, de beaux monumens élevés, de bonnes lois, vous rendent présent à ma pensée ?

LE CARDINAL. Sire...

LE ROI. Mais j'ai encore auprès de moi des personnes intéressées à ne pas vous laisser oublier.

LE CARDINAL. Mes amis, peut-être ?

LE ROI, *regardant le surintendant.* Non, vos ennemis...

LA DUCHESSE, *à part.* Je l'avais bien dit.

LE CARDINAL. A-t-on fait part à Votre Majesté ?...

LE ROI. Oui, sans doute, mais on trouve peut-être votre projet un peu hardi. Croyez-vous, monsieur le cardinal, qu'un roi puisse recevoir un présent d'un de ses sujets ?...

LE CARDINAL. Sire, ce n'est pas un présent, ce n'est qu'une restitution.

AIR : *De l'Angélus.*

Depuis long-tems de vos bontés
Chaque jour je reçois un gage ;
Je vous dois tout, rang, dignités,
Et ma fortune est votre ouvrage. (*bis*)
Oui, Sire, vos regards féconds
Ont protégé ma vaste course ;
Quand je vous rends vos propres dons, (*bis.*)
Le fleuve remonte à sa source.

LA DUCHESSE, *bas.* Quoi ! mon oncle, vous avez donné ce palais ?

LE CARDINAL. Silence !...

BOISROBERT, *à part.* La dévote n'est pas contente !

LE ROI. Je craindrais par un refus d'affliger votre reconnaissance...

LE CARDINAL. Vous acceptez donc, sire ?

LE ROI. Oui, mais à une condition.

LE CARDINAL. Laquelle, sire ?

LE ROI.

MÊME AIR.

Dans ce magnifique palais,
Qu'un roi n'eût pas créé peut-être,
Cardinal, demeurez en paix ;
Après vous j'en deviendrai maître. (*bis.*)
Sans nulle crainte, sans débats,
Jouissez de votre partage,
Et surtout ne vous pressez pas (*bis.*)
De me laisser votre héritage.

LA DUCHESSE.. Ce vœu du roi est un bienfait de plus.

LE CARDINAL, *bas à la duchesse.* Je ne suis plus disgrâcié.

LE ROI. Je n'ai pas tout dit. (*Regardant le surintendant.*) Vos ennemis prétendent encore que vous vous faites plus malade que vous ne l'êtes, tout exprès pour ne pas venir au conseil...

LE CARDINAL. Croyez, sire, qu'on me calomnie.

LE ROI. Supposons, pour un moment, que l'on ait dit vrai, et que ce soit chez vous un parti pris... j'ai trouvé un moyen pour vous faire changer de résolution.

LE CARDINAL. Lequel, sire ?

LE ROI. Vous ne voulez pas venir au conseil ?

LE CARDINAL. Je ne le peux pas.

LE ROI. Eh bien ! monsieur le cardinal, à compter de ce jour, le conseil se rendra chez vous.

LE CARDINAL. Votre Majesté daignerait.....

LE ROI. Oui... je daigne profiter de vos avis, de vos lumières, dont je ne puis me passer ; je ne vous fais pas là une faveur bien grande.

LE CARDINAL. Le roi veut me combler...

LE ROI. J'ai chargé le surintendant de convoquer ici tous les membres du conseil.

BOISROBERT. Ce pauvre surintendant !...

LE ROI. Et avant de sortir du Palais-Cardinal, je veux voir toutes les merveilles qu'il renferme, votre chapelle d'argent, vos deux théâtres. (*Montrant Boisrobert.*) Si mon aumônier le permet, j'assisterai même à la représentation de votre tragédie de *Mirame.*

LE CARDINAL. Ah ! sire, vous savez...

BOISROBERT, *bas au cardinal.* Ce jour-là, monseigneur, vous tâcherez de me faire doubler par Mondori.

LE CARDINAL, *bas.* Silence!

SCÈNE XVII.

L'HUISSIER *de la chambre.* Sire, les ministres sont arrivés.

LE ROI. Allons, cardinal, allons délibérer sur les affaires du royaume ; si vous avez de la peine à marcher, appuyez-vous sur moi, ce ne sera qu'une revanche, car je me suis souvent appuyé sur vous.

CHOEUR.

AIR *du grand Frédéric.*

Honneur, honneur au prince auguste,
Dont on révère l'équité ;

En la nommant Louis-le-Juste,
Devançons la postérité.

(On ouvre deux battans, et l'on aperçoit les ministres de Louis XIII debout, devant la table du conseil. Le roi, donnant le bras au cardinal de Richelieu, se rend dans la salle des délibérations. Le rideau tombe.)

DEUXIÈME ÉPOQUE (1721).

LE PALAIS DE LA RÉGENCE.

OU

LA FÊTE ET L'ÉMEUTE,

OPÉRA-VAUDEVILLE EN DEUX TABLEAUX.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE RÉGENT..............	MM. DERVAL.
LE COMTE DE NOCÉ......	SAINVILLE.
LAGRANGE-CHANCEL..	CINTY.
COLIN LE BOSSU........	LEVASSOR.
LE MARQUIS DE SAINT-SIMON	DESROSSELLE.
UN EXEMPT..	REMY.
CONVIVES du Régent.	
SOLDATS.	
COLETTE, jeune Ouvrière.	Mlles AUGUSTINE.
UNE JEUNE FILLE.........	OLYMPE.
JEUNES FILLES.	
DAMES de la Cour.	

La scène est à Paris, dans le jardin du palais de la Régence, en 1721.

Premier Tableau.

Le jardin du palais de la Régence; un immense marronnier au milieu du théâtre (c'est l'arbre qui devint depuis l'arbre de Cracovie). Un orage au lever du rideau.

SCÈNE PREMIÈRE.

COLETTE, et JEUNES FILLES *venant se réfugier sous le marronnier.*

CHOEUR.

AIR : *Il pleut, il pleut, bergère.*

Il pleut... venez bien vite
Sous l'arbre que voilà,
Cherchons, cherchons un gîte;
L'orage passera.
Ce rapide nuage
Portera ses faveurs.
On sait qu'un peu d'orage
Fait éclore les fleurs.

COLETTE. Il faisait si beau tout à l'heure! heureusement, le feuillage de ces arbres forme un abri impénétrable à la pluie.

UNE JEUNE FILLE. Oui, mais nous voilà forcées de nous arrêter dans le jardin de la Régence, et l'on dit qu'il est très-dangereux pour les jeunes filles.

COLETTE. Qui dit cela?... les vieilles demoiselles des alentours du Palais.

LA JEUNE FILLE. Ou les amoureux jaloux.

COLETTE. Ils ont pourtant fait une complainte sur ce sujet... une espèce de ronde... Voulez-vous que je vous la chante?

TOUTES. Oui, oui, oui!...

COLETTE. Vous répéterez le refrain, et nous le danserons sous ces arbres en attendant que l'orage cesse... Tâchons de me rappeler.

(Elle cherche.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE COMTE DE NOCÉ, *entr'ouvrant un buisson de lilas et montrant sa figure.*

(L'orchestre joue en sourdine quelques mesures de l'air du prologue.

LE COMTE, *à part.* Voyons s'il n'y aurait pas là quelque joli minois pour embellir, ce soir, la petite fête que je donne au régent.

COLETTE. M'y voilà!... m'y voilà!...

RONDE.

AIR *nouveau de Mlle Megevand.*

Du jardin de la Régence
Les bosquets si jolis
Plaisent aux fill's de Paris,
Dont on vante l'innocence;
Roses et lilas
Semblent y naître sous leurs pas.
Oui, mais, hélas!
Dans ce jardin, petite,
Si tu crains les faux pas,
Passe bien vite, vite,
Et ne t'arrête pas.

LE COMTE, *à part.* Cette petite me paraît digne de figurer parmi nos odalisques.

ENSEMBLE.

Dans ce jardin, petite, etc.

(Elles dansent autour du marronnier.)

COLETTE.

2e *Couplet.*

La gentille Lucette
Traversait le jardin;
La pauvrette soudain
Trouve un loup qui la guette.

(*Bas.*)

Plaignez-la vraiment;
Car ce loup, c'était le régent!

TOUTES.

Quoi! le régent!

COLETTE.

Dans ce jardin, petite, etc.

ENSEMBLE.

Dans ce jardin, petite, etc.

(Elles dansent autour du marronnier.)

LA JEUNE FILLE. Colette, voilà Colin le bossu.

TOUTES. Colin le bossu!..... Sauvons-nous!

(Elles s'enfuient; Colin s'élance, saisit Colette par le bras, et la ramène en scène.)

SCÈNE III.

COLETTE, COLIN LE BOSSU, LE COMTE, *caché, et qui se montre de tems en tems.*

COLIN. Ah! perfide!... je vous y prends!

COLETTE. Laissez-moi, monsieur Colin... laissez-moi ... ou je crie.

COLIN. Criez!... criez!... je vous le conseille!... c'est bien plutôt moi qui dois jeter les hauts cris!... Ne vous ai-je pas dé-

fendu de mettre les pieds dans les jardins du palais de la Régence.

LE COMTE, *à part*. Ah! ah!...

COLETTE. Je n'étais pas seule!..... d'ailleurs, quel mal y a-t-il à traverser ce jardin?

COLIN. Vous me le demandez?... volage que vous êtes..... mais, ne vous ai-je pas dit que le palais de la Régence était une autre Babylone... une autre Ninive... un séjour d'abomination, enfin,..... dont les femmes de Paris ne devraient pas approcher plus près que le Pont-Neuf!... Le palais de la Régence... mais, ça dit tout pour une ame vertueuse... et vous devriez rougir rien qu'en entendant prononcer ce nom.

COLETTE. Vous y venez bien, vous... car on dit que vous y passez toutes vos journées.

COLIN. Cette bêtise!... est-ce que je suis une jolie femme, moi!..... Et puis, si je viens plus souvent que la moralité ne semble le permettre... c'est pour y rencontrer M. Dupont, dont j'y ai fait la connaissance et qui m'a prumis de me faire placer dans les gabelles... puisque votre mère, malgré ma fortune, veut encore que j'aie une place pour vous épouser.

COLETTE, *à part*. S'il pouvait ne pas l'obtenir.

LE COMTE, *à part*. Eh quoi!.... ce magot deviendrait le mari d'une si jolie personne!

COLIN. Ces grands parens sont-ils exigeans!... Je possède sept cents bonnes livres de rente et qui ne sont pas sur le livre de M. Law... C'est pourtant ce coquin-là qui est cause que je me suis arrondi... Aussi je l'estime, ce scélérat!.... ce brigand de ministre! Un jour, en passant dans la rue Quincampoix où était la banque, deux agioteurs qui ne savaient où signer un marché, me prièrent de leur prêter ma bosse pour leur servir de pupitre... Je me retourne, et quand ils eurent fini... vlan et vlan, je reçois un coup de pied d'une main et un louis de l'autre... Ça me parut drôle..., et, depuis ce moment, je m'installai dans la rue Quincampoix avec une écritoire de corne, et le pupitre lucratif que la nature m'a donné... Bienfaisante nature, va!.... que je te remercie!... et pourtant tu pouvais faire davantage pour moi :

AIR : *Bossu par derrière.*

Si ta rigueur m'avait traité
En polichinelle,
J'aurais eu d'un double côté
Double clientelle,
Et j'aurais litière
A présent,
Si j'avais offert au passant
Pupitre derrière,
Pupitre devant!

COLETTE. Je vous conseille de regretter cela... vous n'êtes déjà pas si beau!

COLIN. Je ne suis pas beau, c'est vraisemblable... mais j'ai des écus, et pour mes écus, je veux avoir une femme à moi tout seul... c'est-à-dire une femme qui ne vienne pas respirer l'air corrupteur et diabolique du jardin de la Régence.

COLETTE. Mais, puisque ça m'abrège de traverser ce jardin pour aller à ma boutique de parfumerie qui est rue Saint-Honoré, au coin de la rue Richelieu.

LE COMTE, *écrivant sur ses tablettes*. Rue Saint-Honoré, c'est tout ce que je voulais savoir.

(Il disparaît.)

SCÈNE IV.

COLETTE, COLIN LE BOSSU.

COLIN. Ça m'est égal, j'aime mieux que vous marchiez un peu plus et que vous ne bronchiez pas... Je suis jaloux, moi... jaloux comme dans la nouvelle tragédie de M. Arouet de Voltaire, que je vous ai menée voir avant-hier, avec votre bonne femme de mère... Oh! Dieu! a-t-elle pleuré à *Zaïre*... et vous aussi, vous avez pleuré, Colette... et vous aviez raison... car j'ai tout le caractère d'Orosmane, et si vous m'étiez jamais infidèle... si.... oh! Dieu!.... je crois que dans ma fureur!... v'lan!..... (*Il se retourne comme pour poignarder Colette. Elle s'est enfuie.*) Eh bien! où est-elle donc passée ma Zaïre vous pleurez... Colette!... Colette!... La colère d'Orosmane lui aura fait peur... J'ai tort d'être ainsi jaloux, soupçonneux, despote... Je dirai presque Grand-Turc!.. Les femmes n'aiment pas ça... d'ailleurs, Colette est l'innocence même, et ça doit me rassurer, malgré mon pupitre.

AIR *du Devin du village.*

Non, non, Colette n'est pas trompeuse...
Elle m'a promis sa foi;
Pourrait-elle être amoureuse
D'un autre berger que moi?
Non, non, etc.

Mais, voici M. Lagrange-Chancel, ce fameux poète qui fait de si beaux vers contre le régent et qui me les confie en me recommandant de ne pas dire qu'ils sont de lui... Il n'y a pas de risque.... car je ne les lis qu'à M. Dupont... mon ami... et je lui dis qu'ils sont de moi... ça me donne un certain relief à ses yeux... et comme il n'aime pas plus le régent que moi... ça me fera plus vite avoir ma place dans les gabelles...

SCENE V.

COLIN, LAGRANGE.

LAGRANGE. Ah! vous voilà, monsieur Colin... c'est vous que je cherchais.

COLIN. Oh! à l'heure qu'il est, on est toujours sûr de me trouver sous ces grands arbres, à attendre M. Dupont le philosophe.

LAGRANGE, *à part*. Il ne sait pas que ce M. Dupont n'est autre que le régent.

COLIN. M'apportez-vous quelques nouvelles strophes de vos philippiques pour le divertir, ce bon M. Dupont?

LAGRANGE. Silence!... en voici deux que je viens de composer en me promenant.

COLIN. Sont-elles aussi vigoureuses que les autres?... Les dernières étaient fièrement tapées... M. Dupont n'en revenait pas.

LAGRANGE, *à part*. Je conçois sa surprise!... (*Haut.*) Songez que vous m'avez juré de garder mon secret.

COLIN. Je me ferais couper en morceaux, plutôt que de nommer l'auteur de ces vers... D'ailleurs, M. Dupont n'aime pas plus le régent que vous et moi... car, on voit, à vos philippiques, que vous ne l'aimez pas... le régent.

LAGRANGE. Quel Français, digne de ce nom, pourrait l'aimer? N'est-ce pas le régent qui a ruiné la France!... le système de Law!

COLIN. Oh! moi, ce n'est pas pour ça que je le hais, que je l'abhorre... je l'exècre, parce qu'il n'y a, dans Paris, de femmes que pour lui... car il nous prend toutes les femmes... ce sardanaple...

LAGRANGE. J'aime à vous voir cette indignation... mais rassurez-vous...

AIR : *Tu ne vois pas, jeune imprudent.*

La foule de ses courtisans
L'abuse par un faux hommage ;
C'est à travers des flots d'encens
Qu'ils lui présentent son image.
Mais moi, je veux, grâce au pouvoir
Des traits hardis que je lui lance,
Qu'il soit, en prenant son miroir,
Effrayé de la ressemblance.

COLIN. Ses courtisans sont peut-être assez scélérats pour ne pas lui montrer vos vers.

LAGRANGE. Oui, ils en sont bien capables... mais j'ai la certitude qu'il les a lus.

COLIN. Eh bien! ils ont dû lui faire plaisir..... mais j'aperçois M. Dupont qui vient par là-bas... donnez-moi vite vos tablettes.

LAGRANGE. Les voici..... surtout ne les égarez pas.

COLIN. Tiens!.... est-ce que je ne sais pas ce que ça vaut?

LAGRANGE, *à part en sortant*. Observons bien l'impression que ces nouvelles strophes vont produire sur le régent..... Si je pouvais lui faire ouvrir les yeux.... mes philippiques seraient mon plus bel ouvrage, et la France me devrait des statues!

(Il sort.)

SCÈNE VI.

COLIN LE BOSSU, *seul.*

M. Dupont cause avec quelqu'un que je ne connais pas... attendons qu'il soit seul.

(Il s'éloigne un peu.)

SCÈNE VII.

LE RÉGENT *sous le nom de* M. DUPONT, LE COMTE DE NOCÉ.

LE RÉGENT. Eh quoi! mon cher comte... ce pauvre Law...

LE COMTE. Le rapport du lieutenant de police annonce que le peuple a chassé, ce matin, votre contrôleur-général de son hôtel, auquel il voulait mettre le feu!..

LE RÉGENT, *riant*. Diantre!.. c'eût été dangereux!.. tout notre trésor est en papier!..

LE COMTE. On ignore où M. Law s'est réfugié... le peuple le cherche partout pour le pendre.

LE RÉGENT. S'il peut parvenir jusqu'à mon palais, je réponds de ses jours... son système fut une grande erreur, peut-être... mais Law du moins était de bonne foi.

LE COMTE. A qui le dites-vous, monseigneur?.. n'est-ce pas moi qui vous l'ai donné pour contrôleur-général, malgré toute la cour?.. C'est comme si l'on suspectait ma loyauté... à moi!... Chacun a son système... ici-bas!.. celui de Law n'a pas réussi... c'est un malheur!.. Faut-il pendre un ministre pour quelques millions qui se sont égarés dans son portefeuille... on n'en finirait pas si l'on y regardait de si près... avec ces messieurs... Quant à moi, j'ai pour système que les princes doivent s'amuser, et s'amuser plus que les autres... car ils ont plus de peines et d'ennuis que personne.

LE RÉGENT, *riant*. Ce système est un peu le mien aussi... La fête que je donne ce soir à l'ambassadeur turc, sera des plus voluptueuses... mon costume de calife est de la plus grande richesse...

LE COMTE. Pour qu'elle soit complète je vous ménage une surprise...

LE RÉGENT. Qu'est-ce donc, je vous prie, monsieur le comte?.. Allez-vous encore me jeter dans le plus grand embarras... en me forçant de donner audience à quelque nouvelle duchesse de Chavanne..... une vertu qui a manqué de m'arracher les yeux?

LE COMTE. Non... ce n'est pas cela... une scène plus piquante, plus nouvelle!.. Six odalisques de quinze à vingt ans, qui, sultanes sans le savoir, viendront, ce soir, déposer aux pieds du calife tous les plus riches tissus de la France et les plus doux parfums de Paris.

LE RÉGENT. Comte, expliquez-vous?

LE COMTE. Vous ne comprenez pas... les six plus jolies marchandes des environs du palais de la Régence... qui croiront venir offrir à Son Excellence l'ambassadeur turc le produit de leurs boutiques respectives.

LE RÉGENT. Comte... vous êtes mon mauvais génie...

LE COMTE, *riant à part*. Il ne croit pas dire si vrai.

LE RÉGENT. Et pour cette fois..... je ne puis consentir...

LE COMTE. Des scrupules, monseigneur... en vérité, je ne vous conçois pas!.. N'avez-vous pas acquis, par de brillantes et nobles actions, le droit d'avoir quelques faiblesses?..

LE RÉGENT. Il faut bien faire tout ce que vous voulez, vieux pervers... mais surtout, que ces jeunes filles ignorent qui je suis!.. Et, dites-moi, sont-elles bien jolies?

LE COMTE. La beauté... de l'innocence!

LE RÉGENT, *riant*. Et vous en avez trouvé six!..

LE COMTE. Ah! j'ai bien cherché... mais il en est une, surtout... une pauvre fille que sa mère veut sacrifier à un bossu..... Vraiment, monseigneur, ne fût-ce que par humanité...

LE RÉGENT. Ce bossu... ne serait-ce pas ce petit homme que je vois rôder près d'ici?

LE COMTE. Votre Altesse le connaît?

LE RÉGENT. Oui; sous le nom de M. Dupont, je lui parle quelquefois, et le drôle me fait entendre de dures vérités... Il se dit l'auteur de certaines strophes énergiques... mais je ne suis pas sa dupe.

LE COMTE. Si Votre Altesse pouvait nous en débarrasser pour ce soir... il est d'une jalousie effrénée et je crains qu'il n'empêche sa prétendue de venir au Palais.

LE RÉGENT. Il se rapproche de nous; laissez-moi seul avec lui... (*Le comte va s'éloigner.*) Ah! Nocé, encore un mot.... envoyez à la recherche de Law, et qu'on l'amène secrètement dans mon palais... c'est un asile qu'on n'osera pas violer.

LE COMTE, *en sortant*. Il a beau faire... c'est un vieux damné que l'on attend là-bas... La voix du peuple est la voix du diable.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

COLIN, LE RÉGENT.

COLIN. Ah! enfin.... vous voilà seul, monsieur Dupont... je croyais que ce monsieur ne s'en irait pas!

LE RÉGENT. Un importun!.. comme il y en a tant!.. Eh bien! monsieur Colin, m'apportez-vous encore quelque bonne épigramme contre le régent?

COLIN. Tiens! est-ce que ça se demande?.. j'étais là, à composer de nouvelles strophes pour mes philippiques... et j'étais en verve.

LE RÉGENT. Tant mieux!.. car j'ai besoin de m'égayer... je suis tout triste aujourd'hui.

COLIN. Tout triste!... Est-ce que vous auriez des bons sur le Mississipi?

LE RÉGENT. Eh bon Dieu! qui n'en a pas?

COLIN. Comment, vous avez aussi donné dans ce pupitre-là?...

LE RÉGENT. Que voulez-vous dire?

COLIN, *goîment*. C'est comme si je vous disais dans cette bosse-là!... vous savez...

LE RÉGENT. Ah! pardon.. je comprends.

COLIN. Pour moi, je n'ai jamais été la dupe du système de M. Law.... et pendant qu'on passait un marché sur mon dos, je me disais, en me frottant les mains, par devant... Encore un de fait.

LE RÉGENT. Il eût été plus généreux d'avertir vos cliens...

COLIN. Tiens!... tout ce qui se passait derrière moi ne me regardait pas... je n'aurais eu aussi qu'à me fâcher des coups de pied qui étaient comme le paraphe obligé de toutes les signatures.... je fermais l'œil là-dessus... à cause des honoraires.

LE RÉGENT, *riant*. Voyons vos nouvelles strophes.

COLIN. Attendez, que je m'assure bien que personne ne nous écoute.... c'est que le régent nous ferait un mauvais parti.... surtout à moi... qui suis son ennemi déclaré.

LE RÉGENT. Vous lui en voulez donc bien?

COLIN. Oh! je le hais.... comme tout... il m'a offensé personnellement.

LE RÉGENT. Vous!.. je croyais que vous ne l'aviez jamais vu.

COLIN. C'est vrai!.. mais on dit que c'est le plus bel homme de Paris... et ça m'offusque, les beaux hommes... ça m'insulte physiquement.

LE RÉGENT, *riant*. C'est une raison.... voyons vos vers, monsieur Colin.

COLIN. Écoutez bien ça... je vous dis

que vous fussiez le régent seulement pendant un quart d'heure.

LE RÉGENT. Eh quoi! vous auriez le courage de lui réciter vos vers en face?

COLIN. Non... je me gênerais!...

LE RÉGENT, *le regardant fixement*. Eh bien! lisez...

COLIN. Attention!

(Il lit avec emphase.)

Brûlant de la soif des richesses,
Le régent, au mépris des lois,
Veut donner trois fois aux espèces
Un prix au-dessus de leur poids.
Rome, si long-tems gémissante
Sous l'autorité flétrissante
Des Vespasien, des Galba,
Ne vit dans ces princes avares
Ni des rapines si barbares,
Ni des artifices si bas!

LE RÉGENT, *à part*. Quel tissu d'infamies!...

COLIN. Hein!.. qu'en dites-vous? comme ça ronfle!

LE RÉGENT, *à part*. Ah! si je connaissais l'auteur de ces vers.. la Bastille ou les îles Sainte-Marguerite...

COLIN. Il paraît que ça vous fait un fier effet, cette fois-ci... tant mieux!... tant mieux!.. ça prouve que c'est bon... Écoutez encore celle-ci, c'est la plus pyramidale de toutes.

LE RÉGENT, *avec agitation*. Je vous écoute!...

COLIN, *lisant avec encore plus d'emphase*.

Puisqu'en horreurs il est prodigue...

(*S'interrompant.*) Toujours le Régent.

Puisqu'en horreurs il est prodigue,
Contre un coupable de son rang,
Le fer serait la seule digue
Qui pût arrêter le torrent.
Comment, lorsqu'on prévoit sa chute,
Sous tant de bras qu'il persécuta,
N'est-il pas encore abattu?..
J'entends tout un peuple qui crie:
Un crime fait pour la patrie
Devient un acte de vertu!

LE RÉGENT, *qui a eu peine à se contenir, éclatant avec violence et lui arrachant les tablettes qu'il jette au loin*. Mais c'est la doctrine du meurtre cela, monsieur!

COLIN. Qu'est-ce qu'il a donc?... est-ce que vous n'êtes pas content de celui-là?.. il faut que vous soyez bien difficile.

LE RÉGENT. Êtes-vous bien sûr d'être l'auteur de ces vers?

COLIN. Tiens! si j'en suis sûr!.. puisque je les faisais encore quand vous êtes arrivé.

LE RÉGENT. Vous mentez!... vous ne savez même pas ce que c'est que Vespasien et Galba.

COLIN. Non... c'est vous qui me l'apprendrez... deux empereurs romains qui vivaient du tems du roi Dagobert... Mais, qu'est-ce qui vous prend donc aujourd'hui, monsieur Dupont!.. vous qui êtes ordinairement si doux, si aimable, si bon!

LE RÉGENT. Adieu, monsieur... (*A part.*) Sortons, car je me trahirais...

(Il sort.)

COLIN, *le suivant*. M. Dupont.. mon ami.. il ne m'écoute plus!...

SCÈNE IX.

COLIN, LAGRANGE.

LAGRANGE, *à part*. Le régent est furieux!.. et peut-être, cette leçon... oh! malgré tout le danger, je me nommerais alors... car j'aurais bien mérité de mon pays.

COLIN. Ah! vous voilà, monsieur Lagrange.... vous pouvez vous vanter d'avoir fait de fameux vers... ce pauvre M. Dupont en a perdu l'esprit.... avec ça qu'il n'est pas fort...

LAGRANGE. Rendez-moi mes tablettes.

COLIN, *les ramassant*. Les voilà... est-ce que vous allez faire encore de nouvelles strophes pour demain?

LAGRANGE. Pour demain!.. à l'instant même!.. je suis en verve.

COLIN. Dites donc.. s'il vous était possible de ne pas les faire si bonnes que les deux dernières... tâchez, hein!... c'est trop bon, parole d'honneur!

LAGRANGE. Je les ferais cent fois plus énergiques encore, si je le pouvais! car ce que je viens d'apprendre a mis le comble à mon indignation... Ce soir... qui le croirait!... malgré la misère du peuple et la révolte qui court les rues de Paris.. une fête se prépare au palais de la Régence, et cette fête, qui doit rappeler tout le luxe et toutes les voluptés de l'Asie, coûtera, dit-on, cinq cent mille livres tournois... Quel cœur généreux pourrait se taire devant une si lâche prodigalité!

COLIN. Et dire que c'est nous qui payons tout ça... Tenez, tenez, regardez par là bas... que de lampions aux fenêtres du régent!... Oh! moderne Nabuchodonosor, va!... et le peuple ne viendra pas souffler toutes ces lumières despotiques?

LAGRANGE. Bah! le peuple!...

AIR : *Aux braves hussards du sixième*.

Quand on prépare sa ruine;
Quand ces jeux lui coûtent si cher;
C'est vainement qu'on illumine,
Le peuple n'y voit pas plus clair.

COLIN. Tiens! au contraire.

Toujours offert en sacrifice,
Lorsqu'on lui prodigue en tout lieu
Les lampions et les feux d'artifice,
Le peuple n'y voit que du feu! (*bis.*)
Ce pauvre peuple, il n'y voit que du feu.

SCÈNE X.

LES MÊMES, UN EXEMPT, GARDES.

L'EXEMPT, *à Colin*. Au nom du roi, je vous arrête.

COLIN. Moi... et pourquoi faire?

L'EXEMPT. Pour vous conduire en prison.

COLIN. En prison?.... je n'ai pas le tems... il faut que j'aille chercher ma prétendue à son magasin pour la conduire chez sa mère.... vous repasserez demain.

(Il veut s'en aller.)

L'EXEMPT. Marchez, et ne répliquez pas!...

COLIN. Mais qu'est-ce que j'ai donc fait pour être arrêté?...

L'EXEMPT. Vous êtes l'auteur des philippiques.

LAGRANGE, *à part*. Qu'entends-je!

COLIN. Voyez-vous ça!... M. Dupont était tout bonnement une mouche!... et une fine mouche!.. oh! satané pendard!.. C'est égal, ça va faire un fier honneur aux bossus du dix-huitième siècle!

L'EXEMPT. Le tems presse... marchons!

LAGRANGE, *à part*. Ah! je ne dois pas le souffrir!... (*Haut.*) Un moment!.... vous avez l'ordre d'arrêter l'auteur des philippiques?...

L'EXEMPT. Oui, monsieur.

LAGRANGE. C'est moi!

L'EXEMPT. Vous monsieur.... on m'a pourtant dit...

LAGRANGE. C'est une erreur.... en voici la preuve...

(Il lui montre les tablettes.)

L'EXEMPT. En effet.

LAGRANGE. Puisque la vérité est arrivée jusqu'au régent, il est tems de quitter l'anonyme, et de revendiquer les honneurs de la persécution.

L'EXEMPT. J'ai ordre de vous conduire à la Bastille.

LAGRANGE. Je suis prêt à vous suivre.

COLIN, *bas*. Monsieur Lagrange, je vous prie de croire que je n'aurais rien dit... je me serais plutôt fait couper mon pupitre en deux... le bossu est malin, mais il est généreux!

LAGRANGE. J'apprécie votre courage, et j'attends de vous un service... je vous charge d'aller apprendre à l'instant, au foyer de la Comédie-Française, que Lagrange-Chancel vient d'être arrêté comme auteur avoué des philippiques.

COLIN. Vous pouvez compter sur moi.. (*A part.*) Et j'irai de là chercher ma prétendue.

L'EXEMPT. Suivez-moi...

L'EXEMPT et LES SOLDATS.
AIR *de Vallace*.

Allons, marchons bien vite;
A remplir mon devoir
Déjà la nuit m'invite;
Car on ne peut vous voir.

ENSEMBLE.

LAGRANGE.

Allons, marchons bien vite.
Mais, trompant votre espoir,
Je voudrais à ma suite
Tout Paris pour me voir.

COLIN.

Il s'en fait un mérite,
Et, trompant leur espoir,
Il voudrait à sa suite
Tout Paris pour le voir.

L'EXEMPT et LES GARDES.

Allons, etc.

(L'exempt emmène Lagrange-Chancel; ils sortent tous.)

LE THÉATRE CHANGE.

Deuxième Tableau.

Boudoir élégant, s'ouvrant sur une immense galerie, ornée à l'orientale, et où l'on voit circuler les courtisans sous le costume oriental. Dans le petit boudoir, un riche divan entouré de cassolettes où brûlent des parfums, et près duquel est une table chargée de fruits et de sorbets. Une fenêtre à droite. On entend le son des instrumens au lointain.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHOEUR.
AIR *du Finale bachique des Deux Nuits*.

Ah! la fête
Est parfaite!
Tandis qu'on danse là-bas,
Mahomet ne défend pas
Ces vins délicats.
Amis, buvons, trinquons, chantons,
Débouchons les flacons,
Et que le choc du verre
Où brille le madère,
Chasse l'ennui sévère
Que l'on trouve à la cour.
Vive le vin! vive l'amour!

(Le régent, le comte et le marquis entrent après le chœur; en levant les draperies, on voit la fête.)

LE RÉGENT *sous le costume d'Aaroun-al-Raschid*, LE COMTE *en costume oriental*, LE MARQUIS DE SAINT-SIMON *tout en noir*.

LE RÉGENT. Comte, je vous félicite sur l'ordonnance de cette fête!... tout y est d'un luxe, d'une vérité... L'ambassadeur de la Sublime Porte se croit transporté dans le palais des Califes de Bagdad.

LE MARQUIS, *avec sévérité*. Oui, mon prince..... mais le son des instrumens vous empêche d'entendre les clameurs qui retentissent autour de ce palais.

LE RÉGENT. Vous aurez cru les entendre, mon cher Saint-Simon; je sais que dans votre sévérité à la Sully, vous avez hautement blâmé cette fête... et vous sup-

posez que le peuple partage votre courroux contre moi.

LE MARQUIS. Le peuple, monseigneur, est instruit que le contrôleur-général a trouvé un asile au palais de la Régence et une foule immense se rassemble sur la place... peut-être serait-il prudent d'interrompre des plaisirs...

LE RÉGENT. Le peuple croirait que j'ai peur... (*Au comte, en tournant le dos au marquis.*) Parlez-moi plutôt de vos jeunes odalisques... ce costume oriental m'a donné des idées...

LE MARQUIS, *à part.* Déplorable aveuglement !

LE COMTE. Elles n'attendent que l'ordre de Votre Altesse pour se présenter devant elle.

LE RÉGENT. Je suis prêt à les recevoir.. (*Au marquis.*) N'oubliez-pas, surtout, mon cher marquis, de faire remettre en liberté, cette nuit même... ce malheureux que j'ai fait arrêter comme l'auteur des philippiques... je suis vraiment fâché...

LE MARQUIS. C'était une mesure...

LE RÉGENT. Diabolique !..

LE COMTE. Oui, mais indispensable !... on est bien plus libre avec la femme, quand le mari est en prison.

(Rumeur lointaine.)

LE MARQUIS. Entendez-vous.. entendez-vous ?

LE RÉGENT. Ils sont nombreux, à ce qu'il paraît !

LE MARQUIS. Faut-il faire doubler la garde du palais de la Régence ?

LE RÉGENT. Non... mais faites doubler celle des Tuileries... on ne saurait trop veiller sur le jeune roi !

AIR : *T'en souviens-tu.*

Conservons bien cette tête chérie,
Je vois en elle un gage d'avenir.
C'est un dépôt que m'a fait la patrie,
De tout danger je dois le garantir.
Oui, redoublons de dévoûment, de zèle,
Pour que l'histoire, un jour, dise de moi
A ses plaisirs s'il fut toujours fidèle,
Il fut encor plus fidèle à son roi.

LE MARQUIS. C'est du moins une justice qu'elle ne vous refusera pas...

LE RÉGENT. Marquis, ayez soin, pendant le bal, de vous attacher aux pas de Cellamare.... vous m'instruirez, heure par heure, de toutes ses démarches... surtout, que tous les officiers de service soient prêts à monter à cheval.

(Rumeur lointaine.)

LE MARQUIS. Songez que cette fête irrite encore le peuple !...

LE RÉGENT. C'en est assez, marquis. (*Le marquis sort. — Au comte.*) Faites monter ces jeunes filles.

LE COMTE *avec joie, à part.* L'élève est digne du maître.

(Il sort.)

SCENE II.

LE RÉGENT.

LE RÉGENT. Il faut bien l'avouer, quand je me trouve entre le comte de Nocé et le marquis de Saint-Simon, je suis tenté de me croire entre mon bon et mon mauvais génie... Saint-Simon a peut-être raison... mais l'instant de ses remontrances est mal choisi... (*Il s'assied sur le divan.*) Le peuple !... eh ! que me demande-t-il ?.. je fais pour lui tout ce qu'un prince doit faire... je lui consacre mes jours... qu'il me laisse mes nuits !... et mes contrôleurs généraux.

SCÈNE III.

LE REGENT, LE COMTE, COLETTE ET CINQ JEUNES FILLES, *apportant dans des corbeilles le tribut de leurs magasins.*

LE COMTE, *riant.* Monseigneur, voici votre harem.

CHŒUR, *à voix basse.*

AIR *du Génie de la Clyde* (2e acte).

Vaudeville (PANSERON.)

Ah ! que Votre Excellence
Jette les yeux sur moi !
Une telle élégance
Serait digne d'un roi.
Je vends en conscience
Et ne surfais
Jamais...
Donnez la préférence
A ces objets
Parfaits.
Voyez, voyez, ces objets
Sont parfaits.

LE RÉGENT. Mon cher comte... elles sont toutes charmantes... (*Les jeunes filles saluent.*) Et ces étoffes... ces bijoux...

LE COMTE. Monseigneur ne voit rien encore !

(On entend la musique du bal ; elle continue pendant toute la scène. Le régent se lève et s'approche des jeunes filles.)

LE RÉGENT. Oui, voilà des ouvrages qui semblent sortir de la main des fées !... (*A une jeune fille.*) Comment vous appelle-t-on, ma belle enfant ?

PREMIÈRE JEUNE FILLE, *avec une révérence toute parisienne.*

Fanchon, monseigneur.

LE RÉGENT, *à part.* Oh ! Fanchon !.... et vous, Rose de Lutèce ?

DEUXIÈME JEUNE FILLE, *de même.* Manon, monseigneur.

LE RÉGENT, *au comte, bas.* Bourreau !... tu n'as pas songé à les débaptiser... voilà de quoi détruire les illusions les plus robustes.... voyons.... (*A une autre.*) Votre nom, perle d'occident ?

TROISIÈME JEUNE FILLE. Margoton.

LE RÉGENT, *au comte.* Allons, de plus

fort en plus fort !.... (*A Colette.*) Je parierais, jeune fille, que votre nom ne ressemble en rien à celui de vos compagnes.

COLETTE. Je m'appelle Colette, monseigneur.

LE RÉGENT. Colette... ah ! c'est déjà moins mal.

LE COMTE, *bas au régent.* C'est la fiancée du petit bossu.

LE RÉGENT, *bas au comte.* Quoi ! cet ange ! ah ! le régent de France ne peut tolérer une pareille injustice... (*Aux jeunes filles.*) Jeunes houris... l'envoyé du Prophète est enchanté de vos travaux..... et je prends tout..... oui, tout, sans marchander..... je vais vous faire payer l'une après l'autre... et je vais commencer par la charmante Colette... Osmin, allez chercher ma cassette aux sequins d'or.

LE COMTE. Alli ! Allà !... venez, houris de la rue Saint-Honoré.

REPRISE DU CHOEUR.

Donnez la préférence, etc.

(Les jeunes filles suivent le comte ; Colette est la dernière ; le régent l'arrête.)

SCÈNE IV.

LE RÉGENT, COLETTE.

LE RÉGENT. Restez, ma belle enfant.

COLETTE. Oh ! non, monseigneur... Je dois...

LE RÉGENT. Vous devez m'écouter... car je veux faire votre bonheur, en vous empêchant d'épouser M. Colin.

COLETTE. Quoi ! monseigneur, vous savez...

LE RÉGENT. Oui, mon ange, et je ne souffrirai pas que vous soyez si indignement sacrifiée.

COLETTE. Oh ! comme je vous aimerais... si j'avais moins peur de vous !

LE RÉGENT. Vous avez peur de moi ?

COLETTE. On dit les Turcs si terribles pour les femmes...

LE RÉGENT. Ces pauvres Turcs, comme on les calomnie... Tenez, venez vous asseoir là, et goûtez de ces fruits, de ces sorbets...

COLETTE. Je n'ose...

LE RÉGENT. Votre Colin est, dit-on, si laid !...

COLETTE, *s'asseyant.* Oh ! c'est bien vrai, ça, monseigneur... il vaudrait bien mieux qu'il fût Turc et que vous fussiez Français.

LE RÉGENT. Je vous remercie... pour la Sublime-Porte.... Prenez cette coupe.... c'est celle du bonheur.

(Rumeur plus rapprochée. On entend ces mots : Nous voulons le contrôleur-général.)

COLETTE, *se levant effrayée.* Ah ! mon Dieu !.. qu'est-ce donc ?

LE RÉGENT, *toujours assis.* N'y faites pas plus d'attention que moi...

LE RÉGENT, *se versant à boire.*

AIR *du Calife.*

Venez, rapprochez-vous, ma belle ;
Qu'importe une vaine clameur ?..
Pour soumettre un peuple rebelle,
Il suffit de montrer du cœur.
L'enfer et toute son escorte
Rugissent en vain à ma porte
Quand ce doux instant me promet
Le paradis de Mahomet.

CHOEUR, *au dehors.*

La mort ! la mort !
Voilà son sort.

LE RÉGENT.

Oui, ce doux instant me promet
Le paradis de Mahomet.

SCENE V.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS. Pardon, monseigneur, si j'ose pénétrer jusqu'ici.. mais le tumulte augmente à chaque instant, la foule est encore excitée par des mères éplorées qui demandent leurs filles... et votre garde s'est vue forcée de prendre les armes.

LE RÉGENT, *avec force.* Je lui défends d'en faire usage contre le peuple... Marquis, vous me répondez de cet ordre....

(Le marquis sort ; l'air reprend tout de suite.)

SCÈNE VI.

LE RÉGENT, COLETTE.

LE RÉGENT, *se levant.*

Même air.

Dans le paradis du Prophète,
Auprès d'innombrables beautés,
On trouve une éternelle fête
Au sein de douces voluptés.
Le vrai croyant, pour récompense,
Enfin trouve là l'innocence...
Viens, car ton regard me promet
Le paradis de Mahomet.

LE CHOEUR, *en dehors.*

La mort !.. la mort !..
Voilà son sort !

LE RÉGENT, *prenant Colette dans ses bras.*

Oui, ton doux regard me promet
Le paradis de Mahomet !

(Le régent veut entraîner Colette vers le divan ; elle se défend à peine. En ce moment, Colin le bossu brise la fenêtre à droite, et s'élance dans l'appartement.)

SCENE VII.

LES MÊMES, COLIN, LE COMTE.

LE RÉGENT. Hein !.. qu'est-ce donc ?

COLETTE. C'est lui !..

COLIN. Oui, mon Turc, c'est moi !.. Pardon, excuse, si j'entre comme ça, sans me faire annoncer... mais ça pressait, voyez-vous... et pour arriver jusqu'ici je me suis mis à la tête de l'émeute... Qui m'aime me suive !.. j'arrive tout seul ; mais c'est égal, je crois que j'arrive à tems... (*A Co-*

lette.) Vous voilà donc !.. perfide... infidèle... renégate... vous allez me suivre à l'instant... hors de ce palais, de cet infâme palais... où il y a desherétiques à présent... comme si ce n'était pas assez du régent!

LE RÉGENT. Insolent!

COLIN. Tiens !... c'est M. Dupont... en Turc. (*Il lui pousse des bottes.*) Ah! satané farceur! va!..

LE COMTE. Monsieur Colin, vous parlez au régent lui-même.

COLETTE. Le régent!..

COLIN. Hein! que dites-vous?.. le régent!.. ne me faites donc pas des peurs comme cela... Après tout, ce que je lui ai dit depuis quinze jours...

LE RÉGENT. Je devrais vous faire pendre!.. pour vos philippiques.

COLIN. Oh! c'est lui... c'est bien lui!...

(Il se met à genoux.)

LE RÉGENT. Je vous pardonne, à condition que vous n'épouserez pas cette aimable enfant.

COLIN. Avec plaisir, monseigneur.

LE RÉGENT. Je me charge de la doter et de la marier.

COLIN. C'est ça... nous ferons son bonheur à nous deux... vous, en la dotant... et moi, en ne l'épousant pas...

LE COMTE. Il a du moins l'esprit bien fait.

(Rumeur plus rapprochée.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE MARQUIS, LES JEUNES FILLES, CONVIVES *de la fête, accourant effrayés, ensuite le peuple armé.*

CHOEUR.

AIR *de la Muette.*

Entendez-vous cette clameur?
Vers le palais de la Régence,
Proférant des cris de vengeance,
Le peuple s'avance en fureur!...

LE MARQUIS, *accourant.* Monseigneur, le peuple va briser les portes du Palais!

LE RÉGENT. Faites-les-lui ouvrir... le peuple doit être de toutes mes fêtes... et je vais le recevoir moi-même... au haut du grand escalier.

LE PEUPLE *entrant par les croisés.* Nous voulons la tête du contrôleur-général.

LE RÉGENT *remonte la scène.* Allez la demander aux lois... le régent ne peut pas vous la donner.

LA COUR. Vive le régent!

(Le peuple tombe à genoux.)

LE RÉGENT. J'en étais sûr! celui qui les conduisit si souvent à la victoire ne peut pas craindre des Français.

TOUS. Vive le régent!

(Le rideau tombe.)

FIN DU PALAIS DE LA RÉGENCE.

TROISIÈME ÉPOQUE (1794).

LE PALAIS-ÉGALITÉ,

OU

LE SALON DE Mlle MONTANSIER,

DRAME-VAUDEVILLE EN DEUX TABLEAUX.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BARRAS	MM. L'HÉRITIER.
SAINT-JUST	ANATOLE.
BONAPARTE, Adjudant-Commandant	LAMARRE.
TALLIEN, Représentant	PERRIN.
CREPIN, Cordonnier	BOUTIN.
TITUS-LE-ROUGE, perruquier gascon	SAINVILLE.
LE RÉGISSEUR du théâtre	GAL.
TALMA	MASSON.
SCEVOLA, Valet	REMY.
UN AIDE-DE-CAMP	LEMEUNIER.
CRIEURS.	
INVITÉS.	
Mlle MONTANSIER	Mmes PAUL (ZÉLIE).
AD. DE SAINT-GERAND.	EMMA.
LOLOTTE, Fem. de chamb.	AGLAÉ.

Premier Tableau.

Le vestibule du théâtre Montansier; et à côté une boutique avec ces mots : *Crépin, cordonnier pour hommes et pour femmes.*

SCÈNE PREMIERE.

CRIEURS PUBLICS *dans la coulisse.*

PREMIER CRIEUR. Voilà le journal du père Duchêne... il est joliment intéressant... le voilà pour cinq centimes!

DEUXIÈME CRIEUR. Voilà la grande victoire remportée par les armées de la république française, contre les armées de Pitt et Cobourg... la voilà pour dix centimes!

TROISIÈME CRIEUR. Achetez le superbe calendrier républicain pour l'an deux... le voilà pour trois décimes!

CRÉPIN, *dans la coulisse.* Eh!.. citoyen... à moi le calendrier républicain.

TROISIÈME CRIEUR. Voilà, citoyen.

LES CRIEURS, *en s'éloignant.* Voilà le journal... etc. Voilà la grande victoire... etc. Voilà le superbe calendrier... etc.

SCÈNE II.

CRÉPIN, *entrant en scène.* Laisse-moi donc tranquille, toi... s'il fallait acheter toutes nos victoires, on se ruinerait!.. J'ai acheté le calendrier républicain, pour voir quel est mon patron à présent. Autrefois c'était saint Pierre, mais...

AIR *de Calpigi.*

Aujourd'hui l'on n'a plus d'estime
Pour les saints de l'ancien régime,
Et carottes, ognons, radis
Ont usurpé le paradis. (*bis.*)

D'après leurs nouvelles coutumes,
Parmi tous ces saints en légumes,
Voyons donc quel est mon patron?...
Ah! grand Dieu!... c'est saint Cornichon ! (*bis.*)

Faut-il qu'un galant homme en soit réduit là...

(*L'orchestre fait entendre l'air du prologue en sourdine.*)

Qu'est-ce qui vient par ici?.. Eh! c'est le citoyen Titus-le-Rouge, ce perruquier du perron qui bouleverse tout notre Palais-Royal par ses médisances et ses dénonciations.

SCÈNE III.

CRÉPIN, TITUS-LE-ROUGE.

TITUS. Bonjour, citoyen Crépin, comment te portes-tu?

CRÉPIN. Comme la nation, citoyen, et vous... c'est-à-dire, et toi?

TITUS. Oh! moi, cadedis, je suis le plus gros des Gascons et le plus brillant des coiffeurs du Palais-Égalité; aussi ma fortune s'arrondit comme ma personne... car il n'y a pas un seul jour, où je sois obligé de dire, comme feu Titus, mon patron : J'ai perdu ma journée... Et le commerce de souliers, comment va-t-il, citoyen?

CRÉPIN. Mal, très-mal... il y a tant de va-nus-pieds dans ce moment-ci.

TITUS. C'est un propos séditieux, ça, citoyen Crépin... prends garde à toi, tu te feras incarcérer; tu sais que tu es déjà soupçonné d'être suspect, comme ancien cordonnier de la cour.

CRÉPIN. Et de quoi m'accuse-t-on, s'il te plaît?

TITUS. De regretter que la France ne soit pas sur le même pied que jadis.

CRÉPIN. Tout n'en irait peut-être que mieux!..

TITUS. Veux-tu bien te taire, aristocrate que tu es!.. si l'on t'entendait, j'aurais peut-être bientôt une tête de moins à coiffer... et ce serait dommage, car la tienne est bien cocasse.

CRÉPIN. Eh bien! c'est bon, telle qu'elle est, j'y tiens, à ma tête.

TITUS. Tu n'es pas difficile!.. encore, si elle était à la Caracalla... mais non, tu aimes mieux garder tes ailes de pigeon... séditieuses...

CRÉPIN. Oui, j'ai été élevé dans la poudre, et j'y veux mourir!

TITUS. Ce que j'en dis, c'est par intérêt pour toi... la Titus est bien plutôt coiffée, un coup de peigne, un peu d'eau fraîche, et l'on est Romain jusqu'au bout des cheveux... cette mode fait des progrès étonnans!..

CRÉPIN. C'est pourtant vrai... tout le Palais-Royal...

TITUS. Silence, Crépin!.. il n'y a plus rien de royal à présent... et ce palais est le Palais-Égalité!.. c'est le dernier propriétaire qui l'a voulu!.. Et c'est moi qui étais son barbier particulier, qui lui avais donné le conseil de l'appeler comme ça!.. Le Palais-Égalité!..... quel nom digne de Rome et d'Athènes!.. Je crois qu'il a porté bonheur à la maison... tout le monde s'enrichit, depuis le perron jusqu'au *camp des Tartares*, autrement dit les galeries de bois, et cependant il y a une fameuse concurrence, car aujourd'hui chacun fait le commerce.

AIR : *Pégase est un cheval qui porte.*

Le médecin vend des dentelles,
Le procureur vend du bonbon,
Le poète vend des chandelles,
Le comédien vend du savon.
Plus libre enfin dans sa démarche,
Le peuple fait tous les métiers...
Et le genre humain est en marche.

CRÉPIN.

Qu'il m'achète donc mes souliers.

TITUS. Ton tour viendra comme les autres... La fortune est en train de visiter ce local... Elle est entrée chez moi hier; elle entrera chez toi demain... Mais un endroit qu'elle aime de prédilection, la fortune, c'est le théâtre Montansier, que voilà..... on dirait qu'elle y a élu domicile.

CRÉPIN, *vivement.* Et la citoyenne Montansier mérite bien ça... Quelle excellente femme!... douce envers tout le monde... généreuse envers les pauvres...

TITUS, *hochant la tête.* Ah! ah! elle m'est un peu suspecte aussi... Elle avait ses entrées particulières à la cour, et regrette, comme toi, le tems passé.

CRÉPIN. Elle qui loge Barras dans sa maison, et reçoit Saint-Just, Robespierre, Billaud de Varennes?...

TITUS. Ce n'est pas une raison, et l'on dit...

CRÉPIN. C'est une infamie, entends-tu?.. La citoyenne Montansier est la Providence des pauvres!...

TITUS. Qu'appelles-tu la Providence?... Si tu voulais bien dire l'Être suprême des pauvres.

CRÉPIN. C'est juste!... ils ont décrété ça; mais je m'embrouille toujours, moi, avec votre nouveau système.

TITUS. C'est que tu ne l'as pas bien dans le cœur comme moi, citoyen Crépin; mais ça viendra, et mes leçons... car je t'aime au fond, et pour rien au monde je ne voudrais te voir incarcérer...

CRÉPIN. Merci de ton intérêt.

TITUS. D'autant plus que je serais forcé de t'arrêter moi-même... car, pour récompenser mon civisme, on vient de me nom-

commissaire-municipal du Palais-é... avec la surveillance du théâtre ansier. J'en suis bien content, capé-ius... j'aime ce théâtre... Ils sont là un tas de farceurs... Baptiste Cadet, Volange et le jeune Brunet... A-t-il l'air bête, celui-là!

CRÉPIN. C'est ce qu'il faut pour ses rôles : on dit qu'il fera parler de lui.

TITUS. J'ai vu hier la petite Mars, qui a débuté dans le *Désespoir de Jocrisse*..... par le rôle de Jocrisse cadet.

CRÉPIN. Eh bien! que dis-tu de la débutante?

TITUS. Ce que j'en dis... sandis!

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Pour mieux juger son avenir,
J'ai bien regardé la petite,
Et je soutiens qu'à réussir
Elle n'aura pas grand mérite.
En effet, grâce et sentiment,
Maintien décent, voix douce et pure,
Air ingénu, regard charmant,
Elle doit tout à la nature!

Tu m'en diras des nouvelles dans quelques années.

CRÉPIN. Je suis de votre avis.

TITUS. Hein!...

CRÉPIN. C'est-à-dire de ton avis... (*A part.*) Le diable les emporte avec leur langage. (*Haut.*) Ah ça! vas-tu me coiffer, à présent?

TITUS. Impossible!... Barras m'attend pour sortir... D'ailleurs, j'ai une expédition patriotique à faire avant tout.... Je vais ceindre l'écharpe pour la première fois... je te coifferai quand j'aurai rempli mes fonctions de municipal... Au revoir... mon petit Crépin.

(Il lui frappe sur la joue d'un air de protection, et sort en fredonnant : Ah! ça ira, ça ira, etc.)

SCÈNE IV.

CRÉPIN, *seul.*

L'impertinent!... et dire qu'il faut être à tu et à toi avec des enragés de ce calibre-là!... moi, ancien cordonnier des dames de la cour... moi, qui ai eu l'honneur d'être aux pieds de la reine de France... (*Ici Adèle entre, et semble chercher une boutique.*) Mais voilà une paysanne qui a l'air de chercher une boutique : c'est la mienne, je crois.

SCÈNE V.

CRÉPIN, ADÈLE DE SAINT-GÉRAND, *en paysanne.*

CRÉPIN. Que demandes-tu, citoyenne?

ADÈLE, *d'un air timide.* Je demandons la boutique du citoyen Crépin.

CRÉPIN. C'est moi : qu'est-ce que tu lui veux?

ADÈLE, *regardant autour d'elle.* C'est vous? Voici une lettre de l'intendant du château de Saint-Gérand.

CRÉPIN. Saint-Gérand! mes meilleures pratiques... de l'ancien régime... En ai-je fait des souliers pour ces dames, et des bottes à l'écuyère pour ces messieurs!... (*Il décachète la lettre.*) Que vois-je!... un moment!... si c'était un piége de la police... Ce Titus-le-Rouge est capable de tout... et je ne connais pas cette écriture...

ADÈLE, *à part.* Il hésite. (*Haut.*)

AIR *des Deux Journées.*

Si votre cœur est généreux...
Oh!... sauvez une pauvre fille,
A qui des tyrans odieux
Ont ravi toute sa famille. (*bis.*)
Ah! pour un service rendu,
Je n'aurai point de récompense; (*bis.*)
Mais, aux yeux de la Providence,
Un bienfait n'est jamais perdu!

CRÉPIN, *à part.* Sa voix est trop douce pour être trompeuse... Et d'ailleurs, s'il n'y avait pas quelque danger à courir... où serait le mérite de rester honnête homme?.. Je me risque!...

ADÈLE, *avec effroi.* Vous balancez?...

CRÉPIN. Non, non, entre, citoyenne.... C'est-à-dire, entrez, mademoiselle, dans ma boutique, je pourrais peut-être faire quelque chose pour vous.

ADÈLE, *avec ame.* Ah! l'on m'avait répondu de votre ame, et la mienne vous avait deviné.

CRÉPIN. Silence!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN INCONNU.

L'INCONNU. Un mot, citoyen.

CRÉPIN, *à part.* Oh! celui-là n'est pas méchant!... (*A Adèle.*) Rentre, Justine, et prépare le dîner : deux heures vont sonner.

ADÈLE. Oui, citoyen, j'y vas.

(Elle entre dans la boutique.)

CRÉPIN. Que me voulez-vous?... c'est-à-dire, que me veux-tu, citoyen commandant?

L'INCONNU. Je te dispense de me tutoyer.

CRÉPIN, *à part.* A la bonne heure... en voilà un qui sait vivre.

L'INCONNU. Mes bottes à l'écuyère sont-elles prêtes?

CRÉPIN. Pas encore.

L'INCONNU. Mais je puis partir d'un moment à l'autre...

CRÉPIN. Je vous les ai promises pour décadi prochain, je ne peux pas vous les donner avant dimanche.

L'INCONNU, *élevant la voix.* Pour décadi, soit... Mais je les veux ce jour-là, entends-tu?

CRÉPIN, *étonné de son ton.* Vous les au-

rez !... (*A part et en sortant.*) C'est la troisième paire qu'il va me devoir, et je n'ose jamais lui demander d'argent !.. Ce jeune homme a un air...

SCÈNE VII.

L'INCONNU *seul, se promenant.* Barras va descendre. Il veut me parler en particulier... qu'a-t-il à me dire ?.. Il m'avait promis que je serais placé en prairial, nous voici en thermidor ; deux mois se sont écoulés... rien... Oh ! c'est une cruelle chose que d'avoir là de grandes idées, et de ne pas trouver un homme pour vous comprendre, pour vous ouvrir la carrière. Attendre !.. toujours attendre !..

AIR : *T'en souviens-tu.*

Quand notre France, idole que j'adore,
A ses bourreaux est prête à se livrer,
L'inaction, je le sens, déshonore ;
Français, il faut combattre ou conspirer...
Mais quand l'effroi de la guerre civile
Dans nos foyers vient partout l'assiéger,
L'homme de cœur n'a plus qu'un seul asile,
C'est le drapeau qui combat l'étranger.

Ah ! voici Barras.

SCÈNE VIII.

L'INCONNU, BARRAS.

BARRAS. Bonjour, mon jeune commandant.

L'INCONNU, *avec amertume.* Jeune, oui, pour l'âge ; mais cette ame a déjà vécu bien long-tems.

BARRAS. Toujours la même exaltation... Du sang-froid, jeune homme, du sang-froid... Songez que nous sommes sur un volcan.

L'INCONNU. Dites un mot, général, et bientôt...

BARRAS, *regardant si on les observe.* Silence !... (*Plus bas.*) Le moment n'est pas encore venu !... (*Riant.*) Parlons d'autre chose... je veux vous marier.

L'INCONNU. Moi ?... plaisantez-vous, général ?

BARRAS. Non... il faut faire votre fortune par un bon mariage.

L'INCONNU. Que je sois général, d'abord, et tout me dit que je trouverai plus tard... un excellent parti.

BARRAS. C'est possible, mais...

L'INCONNU. Vous le savez.... je ne veux rien devoir qu'à moi-même.

BARRAS. Toujours fier..., mais laissez-moi vous dire le projet que j'avais formé... Je connais une femme encore jeune, encore jolie, et qui a plus de cent mille francs de revenus.

L'INCONNU. Son nom ?

BARRAS. Mademoiselle Montansier...

L'INCONNU, *souriant.* Une princesse de théâtre !...

BARRAS. Il ne s'agit pas de plaisanter... c'est la directrice du spectacle le plus suivi de Paris ; c'est une des femmes les plus aimables du jour... un cœur excellent, une fortune solide, qui vous ouvrira toutes les portes... car, sans argent, on ne fait rien.

L'INCONNU. Je ne le sais que trop.

BARRAS.

AIR *de la Colonne.*

Le riche obtient les honneurs et les places,
Et l'on refuse l'indigent.
Pour conquérir les faveurs et les grâces,
Mon cher, que faut-il ? .. de l'argent !
De l'argent !.. toujours de l'argent !
L'argent exerce un pouvoir despotique ;
Enfin, je vous le dis bien bas,
(*Avec gaîté*)
C'est le seul roi qu'on ne détrône pas,
Même dans une république.

L'INCONNU. Votre projet de mariage s'accorde bien peu avec mes idées..... je vous remercie toujours, général, j'y songerai... j'y songerai !...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, UN AIDE-DE-CAMP.

L'AIDE-DE-CAMP. Général, le citoyen ministre de la guerre te fait dire de passer chez lui ; il a des nouvelles importantes à te communiquer.

(Il sort.)

L'INCONNU, *vivement.* Le ministre de la guerre !... (*A Barras.*) Général, parlez pour moi... le moment est venu, peut-être.

BARRAS. Il y a ce soir grande réunion chez mon aimable hôtesse, venez-y...(*Bas.*) J'aurai peut-être une bonne nouvelle à vous annoncer...

L'INCONNU. J'y serai. (*Musique.*) Mais, qu'entends-je ?..... (*Il regarde.*) des piques !... une écharpe municipale !...

BARRAS. Quelque visite domiciliaire dans le Palais-Égalité... encore des victimes...

L'INCONNU. Les misérables !

BARRAS. Séparons-nous... car aujourd'hui tout leur est suspect.

(Ils sortent.)

SCÈNE X.

TITUS, *avec l'écharpe tricolore*, GENS DU PEUPLE, *avec le bonnet rouge et des piques.*

TITUS. Ça va bien !..... ça va bien..... la terreur est dans le Palais-Égalité et l'enfer doit être content.

(La musique continue ; la patrouille passe.)

Deuxième Tableau.

Un salon chez Mlle Montansier.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mlle MONTANSIER, CRÉPIN.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Entrez, entrez par ici, mon cher monsieur Crépin ; nous ne risquerons pas d'être surpris...

fermez la porte, d'abord... (*Il la ferme.*) Maintenant, parlez-moi sans crainte, cette jeune paysanne...

CRÉPIN. N'est autre qne la fille cadette de M. le comte de Saint-Gérand... revenue de Bruxelles pour soigner son vieux père en prison... elle n'est arrivée que le lendemain de sa mort.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Pauvre enfant!

CRÉPIN. Elle avait cherché un asile chez un de ses fermiers, le misérable l'a dénoncée... Elle n'a eu que le tems de fuir!.. et l'ancien intendant du château... qui aurait jamais dit qu'un intendant... serait plus honnête qu'un fermier! il fallait une révolution pour cela... l'ancien intendant l'a gardée chez lui pendant un mois; enfin, menacé d'une visite domiciliaire, sachant combien j'étais dévoué à la famille de Saint Gérand, il me l'a adressée, habillée en paysanne, et comme votre appartement est grand, et qu'il s'agit d'une bonne action, j'ai pensé tout de suite à vous.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Merci, mon ami, merci!

AIR : *Te souviens-tu quand nous étions enfans.*

Ce qu'aujourd'hui votre zèle réclame,
Pour un bon cœur est un devoir sacré;
Songer à moi, c'était juger mon ame;
A votre espoir bientôt je répondrai.
Comptez, comptez sur ma reconnaissance!
A votre choix j'attache un double prix;
Car en sauvant les jours de l'innocence,
Je sauverais un crime à mon pays!

CRÉPIN. Ainsi, je vais la chercher?

MADEMOISELLE MONTANSIER. Allez... ah! faites-la monter par l'escalier du théâtre.

CRÉPIN. Oui, mademoiselle.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Vous dites qu'elle est jolie?

CRÉPIN. Comme un ange... des yeux si doux.. une main et un pied.. je l'ai connu tout petit, ce pied-là, et il n'a pas grandi du tout!

MADEMOISELLE MONTANSIER. Vous a-t-elle parlé de ses projets?

CRÉPIN. Elle espère pouvoir gagner un port de mer, et s'embarquer pour la Martinique où le reste de sa famille s'est réfugié.

MADEMOISELLE MONTANSIER. La Martinique... j'ai passé ma première jeunesse dans ce pays-là, j'y ai eu de grands succès au théâtre... c'est là que j'ai commencé ma fortune; j'y étais déjà directrice, et il serait possible.... oui, l'idée est bonne.... Allez chercher cette jeune personne, monsieur Crépin, et conduisez-la dans mon appartement, ma femme de chambre l'y attendra; je vais lui donner mes ordres.

CRÉPIN. J'étais bien sûr que votre excellent cœur...

MADEMOISELLE MONTANSIER, *bas.* Silence, on vient!.. (*Haut.*) Citoyen Crépin, apportez-moi mes souliers mordorés pour ma soirée d'aujourd'hui.

CRÉPIN. Oui, madame..... c'est-à-dire, oui, mademoiselle... c'est-à-dire, oui, citoyenne...

(Il sort.)

SCÈNE II.

Mlle MONTANSIER, LE RÉGISSEUR *du théâtre.*

MADEMOISELLE MONTANSIER, *au régisseur qui entre.* Ce pauvre cordonnier de la cour ne se fera jamais au jargon d'à présent.

LE RÉGISSEUR. Il se croit un ci-devant comme ses pratiques.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Verteuil, je suis à toi. (*Elle sonne. Lolotte entre. A Lolotte bas.*) Écoutez, Lolotte, on va vous amener une jeune paysanne, vous lui ferez prendre des habits de ville sur-le-champ.

LOLOTTE, *surprise.* A la paysanne!..

MADEMOISELLE MONTANSIER. Oui, silence... (*Lolotte sort. Au Régisseur.*) Eh bien! quelle nouvelle du théâtre, citoyen régisseur?

LE RÉGISSEUR. Le spectacle de ce soir ne peut pas aller; Volange a pris un coup de soleil hier à la fête de l'Etre-Suprême.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Faites jouer Brunet; le public ne s'en plaindra pas.

LE RÉGISSEUR. Cela nous tire d'embarras. Nous donnerons Cadet Roussel barbier, et le Désespoir de Jocrisse, pour la continuation des débuts de la petite Mars.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Avec cela et la célébrité de notre foyer, nous aurons chambrée complète.

LE RÉGISSEUR. Comme tous les jours. Paris est le rendez-vous de l'Europe, le Palais-Egalité, le rendez-vous de Paris, et le foyer Montansier, le rendez-vous du Palais-Égalité; c'est un abrégé de l'univers.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Et quand je songe que l'an dernier, à la même époque, le jour de l'anniversaire de ma naissance, le dernier propriétaire de ce beau palais était là... il me semble le voir encore.

LE RÉGISSEUR. Et, si cela dure, de tous ceux qui viendront ce soir vous offrir leurs vœux, combien en restera-t-il l'année prochaine?

MADEMOISELLE MONTANSIER, *s'essuyant les yeux.* Ah! cette idée est pénible!.... les hommes sont bien lâches ou bien fous!

LE RÉGISSEUR. Si, pour nous distraire,

nous faisions notre répertoire de la semaine; c'est aujourd'hui septidi, 7 thermidor.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Déjà le 7, voyons ton agenda.

LOLOTTE, *bas*. Madame, cette jeune paysanne...

MADEMOISELLE MONTANSIER, *bas*. C'est bien... (*Haut.*) Tiens, Verteuil, arrange-toi-même le répertoire comme tu voudras, tu me le soumettras ce soir... pour le moment, je suis occupée d'une affaire importante.

(Verteuil sort.)

SCENE III.

Mlle MONTANSIER, TITUS, LOLOTTE.

TITUS. Citoyenne Montansier, je te salue fraternellement.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Ah! ah! c'est vous, citoyen Titus... vous arrivez fort à propos.

TITUS, *à part*. Cette femme est malhonnête!.. elle ne veut jamais me tutoyer, mais patience!.. (*Haut.*) Citoyenne, je suis à tes ordres.

MADEMOISELLE MONTANSIER, *souriant*. Lolotte, mon peignoir. (*A part.*) Le bavardage de cet homme peut m'être utile pour mon projet. (*Haut.*) Lolotte, dites à cette jeune actrice de m'attendre.

LOLOTTE, *sortant*. Ah! c'est une actrice.

TITUS, *la coiffant*. Quelque nouvelle débutante pour ton théâtre, citoyenne?

MADEMOISELLE MONTANSIER. Non, citoyen, c'est une jeune actrice qui ne pourrait pas réussir à Paris, et qui va partir pour la Martinique.

TITUS. Eh donc!.. dans quel département est cela?

MADEMOISELLE MONTANSIER. C'est dans le département de l'Amérique.

TITUS. Capédébions!.. il faut aimer furieusement l'état de comédien, pour aller l'exercer si loin que ça!

SCENE IV.

LES MÊMES, SAINT-JUST, *en muscadin, avec un lorgnon, des fleurs, un flacon, etc...* UN VALET.

UN VALET, *annonçant*. Le citoyen Saint-Just.

MADEMOISELLE MONTANSIER, *toujours à sa toilette*. Bon! je comptais sur lui!

SAINT-JUST. Belle Sophie, reçois l'hommage d'un de tes plus sincères admirateurs.

TITUS. Bonjour, citoyen Saint-Just.

SAINT-JUST. Bonjour, Titus.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Viens-tu passer la soirée avec moi, Saint-Just?

SAINT-JUST. Oui, ma belle amie, car j'ai les nerfs horriblement malades; j'ai fait une longue séance avec mon ami Robespierre; nous avons signé seize cents arrestations en moins de trois heures, et je suis vraiment fatigué.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Cela se conçoit.

SAINT-JUST. Voici un bouquet charmant que je t'apporte.

MADEMOISELLE MONTANSIER, *le prenant*. Il est d'une fraîcheur...

SAINT-JUST. Nous l'avons cueilli ce matin, en ton honneur, mon ami Robespierre et moi, en nous promenant dans les jardins de Bercy.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Vous y allez souvent tous deux?

SAINT-JUST. Presque tous les jours.

AIR : *Avec Montaigne, avec Rousseau.*

Des ruisseaux le plaintif murmure,
Et le chant si doux des oiseaux,
Des prés la riante verdure,
Ont des charmes toujours nouveaux!
A Paris, l'ennui qui nous gagne
Flétrit notre cœur abattu,
Et l'on adore la campagne,
Pour peu qu'on aime la vertu.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Je reconnais là ta galanterie.

SAINT-JUST. Oh! j'adore les femmes... je me mettrais au feu pour elles, et quand je suis obligé d'en envoyer quelques-unes au tribunal révolutionnaire, je me sens presque défaillir.

(Il prend son flacon et le respire.)

TITUS, *à part*. C'est ça qu'il se gêne beaucoup!

MADEMOISELLE MONTANSIER. J'aime à te voir dans ces dispositions; car j'ai un service à te demander pour une jolie femme.

SAINT-JUST, *galamment*. Je vais donc en obliger deux... est-ce une de tes parentes?

MADEMOISELLE MONTANSIER. Non; c'est une jeune actrice, une première amoureuse, qui arrive de province, et ne peut se placer à Paris... je veux la faire passer à la Martinique, où j'ai laissé des souvenirs et des amis.

SAINT-JUST. Si elle est jolie, pourquoi l'envoyer chercher fortune si loin!.. que ne la prends-tu à ton théâtre?

MADEMOISELLE MONTANSIER. A mon théâtre... (*A part.*) Et moi qui n'avais pas songé à cette objection...

TITUS, *la coiffant*. C'est que la citoyenne a déjà beaucoup d'actrices et de fort jolies... je m'y connais...

MADEMOISELLE MONTANSIER. Oui, ma troupe est plus que complète... mais ce n'est pas là ce qui m'arrêterait; cette jeune

personne est trop gauche, trop timide pour un théâtre de Paris... j'aime mieux qu'elle aille se former aux colonies, et quand elle aura du talent, elle reviendra débuter dans la capitale.

SAINT-JUST. A la bonne heure!.. Et quel service attends-tu de moi, belle Sophie?

MADEMOISELLE MONTANSIER. Un mot d'écrit pour le département, afin qu'on lui donne un passeport.

SAINT-JUST. C'est précisément ma division; elle n'a qu'à se présenter de ma part.

MADEMOISELLE MONTANSIER. C'est qu'une jeune personne est toujours embarrassée, et je voudrais la dispenser d'aller dans les bureaux... J'ai pensé qu'un mot de toi...

SAINT-JUST. Soit; mais encore faut-il que je la voie pour envoyer son âge et son signalement. Mon ami Robespierre et moi, nous nous faisons une loi de ne jamais faire délivrer de passeport sans avoir vu l'individu qui nous est recommandé.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Je puis te présenter cette jeune actrice, elle est ici!

SAINT-JUST. Je ne serai pas fâché de la voir... l'aspect d'une jolie femme fait du bien à mes nerfs.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Je vais te la chercher... (*A part, en sortant.*) En même tems, je lui ferai sa leçon.

SCENE V.

TITUS, SAINT-JUST.

SAINT-JUST. Eh bien! Titus, quelle nouvelle aujourd'hui?

TITUS. Aucune de bien importante... si ce n'est que les marchands du Palais-Egalité ne marchent pas avec la nation... ils regrettent presque tous leurs pratiques de l'ancienne cour... et si l'on ne fait pas des exemples..... Moi, à ta place, citoyen représentant... je les ferais tous incarcérer, et je confisquerais leurs marchandises au profit de la nation.

SAINT-JUST, *riant.* C'est une idée comme une autre... ne sais-tu plus rien?

TITUS. Non, citoyen..... Ah! si... si... on a arrêté l'intendant du ci-devant comte de Saint-Gérand, qui avait donné asile à la citoyenne de Saint-Gérand, rentrée en France pour conspirer avec son père... On est sur les traces de la demoiselle, et si on l'attrape.....

SAINT-JUST, *à part.* Mlle de Saint-Gérand à Paris! elle à qui j'avais offert, il y a quatre ans, mes hommages, et dont la famille m'a si cruellement dédaigné... moi, l'ami de Robespierre!.. Elle était, ma foi, fort jolie... mais si je trouvais l'occasion de me venger...

(*Il respire son flacon.*)

TITUS. Citoyen Saint-Just... veux-tu que je te donne un avis?...

SAINT-JUST. Parle.

TITUS. Méfie-toi de la citoyenne Montansier .. cette femme n'aime pas la république... je m'y connais!...

SAINT-JUST. Tais-toi!... (*A part.*) Que vois-je?... Adèle de Saint-Gérand!...

SCENE VI.

LES MÊMES, Mlle MONTANSIER, ADÈLE.

MADEMOISELLE MONTANSIER, *donnant la main à Adèle.* Viens, ma petite, viens, je veux te présenter à un protecteur des arts.

TITUS, *à part.* Cadédis, elle est jolie la débutante.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Titus.

TITUS. Citoyenne...

MADEMOISELLE MONTANSIER. Va-t-en.

TITUS. A la bonne heure... elle m'a tutoyé... c'est la première fois!

(*Il sort.*)

SCENE VII.

LES MÊMES, *excepté* TITUS, SAINT-JUST, ADÈLE DE SAINT-GÉRAND.

ADÈLE, *à part.* Saint-Just! Je suis perdue!...

SAINT-JUST, *à part.* Faisons semblant de ne pas la reconnaître.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Eh bien! qu'as-tu donc ma petite, cette émotion?...

ADÈLE, *haut.* Elle est bien naturelle. (*A part.*) Trois ans d'absence et de chagrins ont bien changé mes traits, et peut-être cet homme...

MADEMOISELLE MONTANSIER. Hein! comment la trouves-tu?

SAINT-JUST. Charmante!

ADÈLE, *à part.* Ne me reconnaîtrait-il pas?...

SAINT-JUST, *à part.* La rencontre est des plus singulières... et j'en profiterai... (*Haut.*) Eh bien! jeune fille, on dit que tu veux aller charmer par tes talens les habitans du Nouveau-Monde?... Un si long voyage ne t'effraie donc pas?

MADEMOISELLE MONTANSIER, *bas à Adèle.* Du courage, il ne se doute de rien.

SAINT-JUST. Je vois avec peine que tu veux quitter la France... Je me sens disposé à t'aimer, moi; car tes traits me rappellent ceux d'une femme que j'ai adorée, idolâtrée... elle n'était pourtant pas aussi jolie que toi. D'abord, elle était fière et n'avait pas cet air doux, modeste, embarrassé qui te sied si bien.

ADÈLE. Tant de bonté...

SAINT-JUST, *à part.* Elles me croient leur dupe... Pauvres femmes!...

MADEMOISELLE MONTANSIER. Voici bientôt l'heure où nos invités vont venir... Voilà tout ce qu'il faut pour écrire; voudrais-tu...

(*Elle avance un guéridon.*)

SAINT-JUST, *s'asseyant.* Oui, je vais la recommander... il faut d'abord que je prenne son signalement... Viens ici, que je te regarde... à mon aise.

ADÈLE, *à part.* Quel supplice!

SAINT-JUST. Mets-toi là! (*Il la fait placer devant lui, et écrit en la regardant avec affectation.*) Pourquoi donc baisser les yeux?...

AIR : *Il est gentil, mon cousin.*

Un pareil signalement
A tout le monde doit plaire;
Car c'est un portrait charmant
Que ma plume va faire.
(*Il écrit.*)
Ce beau front, où, sans détour,
Ton âme entière respire,
Et cette bouche où l'amour
Place son doux sourire!

ENSEMBLE.

MADEMOISELLE MONTANSIER, *bas.*

Montrez du courage, mon enfant;
L'épreuve sera bientôt finie;
La moindre faiblesse en ce moment
Vous coûterait la vie.

ADÈLE, *à part.*

Son regard de tigre est si perçant,
Que de terreur j'ai l'âme saisie;
Mais j'aurai du courage un moment;
Il y va de la vie.

SAINT-JUST, *à part.*

Oui, voici bien le moment
De punir sa perfidie;
Mais c'est dommage, vraiment;
Car elle est bien jolie.
(*Haut.*)
Je m'oublie en vérité,
Et te servir est un délire;
Car contre la liberté
Ton doux regard conspire.

ENSEMBLE.

Montrez, etc.

SAINT-JUST. Maintenant, il suffira d'un mot de moi... pour qu'on délivre ce passeport... et le désir que j'ai de vous obliger l'une et l'autre..... (*Il écrit.*) « Le chef de » bureau Torquatus fera faire sur-le-» champ un passeport avec le présent si-» gnalement et les noms qui suivent... » Les noms, quels sont-ils?

MADEMOISELLE MONTANSIER. Justine.

SAINT-JUST. Est-ce que tu crois savoir ses noms et prénoms mieux qu'elle-même?... Ton nom?

ADÈLE. Adélaïde Lambert.

SAINT-JUST, *à Mlle Mantansier.* Tu disais Justine.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Justine, Adélaïde, qu'importe; le nom propre fait tout.

SAINT-JUST. Je suis de ton avis. (*A part, en écrivant.*) « La demoiselle Saint-Gérand, » que cherche la police, est réfugiée au » Palais-Egalité, chez la citoyenne Mon-» tansier. » (*Il cachète sa lettre.*) Avec ce petit mot, mademoiselle est sûre de ne pas attendre. Envoyez un domestique au département.

MADEMOISELLE MONTANSIER. A l'instant même. (*Elle sonne; un valet entre.*) Scévola, faites porter cette lettre. (*A Saint-Just.*) Ah! Saint-Just, on n'est pas plus aimable que toi. Mais voici l'ami Barras.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BARRAS.

BARRAS. Pardon, Sophie, si je me suis fait attendre; mais le ministre de la guerre...

MADEMOISELLE MONTANSIER, *bas.* Saint-Just est là!

BARRAS. Ah! ah! c'est une aimable surprise... (*Allant à lui.*) Aurons-nous le plaisir de voir ton ami, ton inséparable?...

SAINT-JUST. Non... ce bon Robespierre ne viendra pas... il est désespéré... Mais, la patrie avant tout.!

MADEMOISELLE MONTANSIER. Eh bien! avez-vous parlé de votre folle idée à notre jeune commandant?

BARRAS. Pas encore. (*Bas.*) Je me garderai bien de lui dire qu'il a hésité.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Croyez-moi, mon ami, laissez là ce beau projet... Votre protégé est plus jeune que moi... et puis... (*Bas, et avec finesse.*) Je tiens plus à ma liberté... qu'à la liberté.

BARRAS, *bas en riant.* Prenez garde que Saint-Just ne vous entende. (*Haut.*) Mais voici, je crois, notre société habituelle.

MADEMOISELLE MONTANSIER, *bas à Adèle.* Du courage! mademoiselle..... vous êtes sauvée!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, L'INCONNU, UN VALET.

LE VALET, *annonçant.* Le citoyen Bonaparte.

(*L'inconnu entre; c'est Bonaparte.*)

BARRAS, *allant à lui.* Saint-Just et vous, citoyenne, je vous présente un général.

BONAPARTE. Quoi! mon ami...

BARRAS. Le ministre vient enfin de signer.

BONAPARTE. C'est à Barras que je devrai mon avenir!

BARRAS. Vous ne le devrez qu'à vous-même, général, et aux braves soldats que vous êtes appelé à commander...

BONAPARTE. Je les connais... je les ai vus devant Toulon.

SAINT-JUST, *à part.* Ce jeune homme a trop d'ambition : il faudra s'en débarrasser.

BARRAS. Le ministre veut que vous partiez demain.

BONAPARTE. Oui, je partirai..... j'irai combattre les ennemis de la France en dehors... Mais qui la délivrera des tyrans qui l'écrasent?

LE VALET, *annonçant*. Le citoyen Tallien.

BARRAS, *à part*. Singulière coïncidence!

SCENE X.

LES MÊMES, TALLIEN.

TALLIEN. Bonjour, aimable directrice!

MADEMOISELLE MONTANSIER. Et Mme Tallien?.. elle m'avait promis...

TALLIEN. Je suis chargé de ses excuses... La citoyenne Beauharnais est venue l'enlever pour la conduire au théâtre des Arts... Laïs fait sa rentrée... Salut, Saint-Just!... (*Il lui serre la main.*) Et l'ami Robespierre?

SAINT-JUST. Toujours occupé de la patrie!... Il ne prend plus aucun repos!.. il se tuera!

TALLIEN, *finement*. Si on lui en laisse le tems.

LE VALET, *annonçant*. La citoyenne Maillard de l'Opéra.

(Une femme entre; Mlle Montansier va au-devant d'elle.)

LE VALET, *annonçant*. Le citoyen Martainville, le citoyen Talma.

(Ils entrent.)

BONAPARTE. Ami Talma... embrasse un général!

TALMA, *lui prenant la main*. Général! général!... à votre âge!... quel avenir..

(Déclamant.)

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

BONAPARTE, *bas et vivement*. Silence!... Ils seraient capables d'avoir peur de moi!

BARRAS. Au jeu, citoyens, au jeu!...

(Musique. Deux tables se forment; l'une à la droite du public, où sont Tallien, Barras et deux autres; l'autre à gauche, où sont Mlle Montansier, Mlle Maillard, Saint-Just et un autre. Talma cause au fond avec Bonaparte. Tous les autres invités sont groupés çà et là. Tableau.)

SCENE XI.

LES MÊMES, LE REGISSEUR.

LE RÉGISSEUR, *bas à Mlle Montansier*. Citoyenne... voici notre répertoire... si tu pouvais l'examiner : l'imprimeur attend...

MADEMOISELLE MONTANSIER. Pardon, mes amis...

(Elle prend un papier des mains du régisseur.)

SAINT-JUST. Peut-on savoir, belle Sophie, ce que tu vas nous donner de joli cette semaine?

MADEMOISELLE MONTANSIER. C'est le secret de la comédie.

(Elle lui donne le papier.)

BARRAS, *bas à Tallien*. Quand comptez-vous attaquer Robespierre?

TALLIEN, *bas*. Demain... Nous sommes en mesure.

BARRAS, *bas*. Je vous seconderai!.... Toutes les sections sont pour nous...

SAINT-JUST, *lisant*. Demain, 8 thermidor. *l'Entreprise difficile...*

BARRAS. Et quant au peuple...

SAINT-JUST, *lisant*. *Jeannot, ou les Battus paient l'amende.*

TALLIEN. Ainsi demain 8, nous frappons le grand coup, et le 9 thermidor...

SAINT-JUST, *lisant*. *La Chute des tyrans.*

(En se retournant, sa chaise chancelle.)

MADEMOISELLE MONTANSIER. Prends garde, tu vas tomber.

TALLIEN, *bas à Barras*. Elle ne croit pas dire si vrai.

SCENE XII.

LES MÊMES, CRÉPIN.

CRÉPIN. Ah! citoyens, le palais est rempli de soldats : cette maison est cernée.

BARRAS. A qui peut-on en vouloir?

SCENE XIII.

LES MÊMES, TITUS, *avec l'écharpe*; SOLDATS.

TITUS. Au nom de la nation, j'arrête la citoyenne Montansier pour avoir donné asile à la fille du conspirateur Saint-Gérand.

MADEMOISELLE MONTANSIER. Grand Dieu!

ADÈLE *pousse un cri*. Ah!.... c'est moi qui vous perds!

TITUS. Emparez-vous de ces deux femmes!...

SAINT-JUST, *à part*. Je serai vengé!..

(Il respire son flacon.)

MADEMOISELLE MONTANSIER, *avec effroi à Barras*. Mon ami!... mon ami!... sauvez-moi!

BARRAS, *bas*. Rassurez-vous!.. ils n'auront pas le tems de faire de nouvelles victimes. (*A Tallien.*) Tallien, le 9 thermidor!...

TALLIEN. Le 9 thermidor!...

TITUS. Marchons!...

BONAPARTE, *à part*. Et je ne puis rien encore!

Tableau général; le rideau tombe.

FIN DU PALAIS-ÉGALITÉ.

QUATRIÈME ÉPOQUE (1834).

LE PALAIS-ROYAL,

OU

LE VIN, LE JEU, LES FEMMES,

VAUDEVILLE FANTASTIQUE EN TROIS TABLEAUX.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CANDIDE RIGOBERT, clerc d'huissier	MM. A. TOUSEZ.
SAINT-LUC, dit L'ENFER	SAINVILLE.
UN COMMISSAIRE	MASSON.
Mme DUTROMBLON, Armurière	Mmes TOBY.
ANGÉLIQUE, sa Nièce	DORMEUIL.
UNE BONNE	LISIDA.
UN SERGENT DE VILLE.	
UN GARÇON DE CAFÉ.	
HABITANS du Palais-Royal, CURIEUX.	
PROMENEURS, l'HOMME A LA LONGUE BARBE.	

Premier Tableau.

Le jardin du Palais-Royal, près de la rotonde.

SCENE PREMIERE.

DES BONNES, *formant un demi-cercle et faisant sauter des enfans à la corde longue;* DES PROMENEURS *les regardant*, DES LECTEURS DE JOURNAUX.

CHOEUR.

AIR *de la Balançoire.*

Sautez, sautez, enfans, avec courage,
Amusez-vous dans ce riant local;
Car le destin a placé pour votre âge
Tous les plaisirs dans le Palais-Royal.

(Après le chœur, les bonnes se dispersent.)

ANGÉLIQUE, *à la cantonnade.* Ma petite, obligez-moi de garder notre magasin de bonbons, je vais chez ma tante de la galerie d'Orleans.

SCENE II.

ANGELIQUE, Mme DUTROMBLON.

MADAME DUTROMBLON. Que fais-tu donc dans le jardin du Palais-Royal toute seule, mon enfant?

ANGÉLIQUE. Oh! je ne fais que le traverser.

MADAME DUTROMBLON. Ce n'est pas un reproche que je te fais... grâce au ciel... une femme honnête peut aujourd'hui se promener sans danger dans le Palais-Royal... j'y viens tous les jours, et il ne m'arrive jamais rien. Aussi ce jardin est le paradis pour moi; le soleil y est si bon dans l'hiver, et l'ombre si fraîche dans l'été... quand on a bien arrosé.

ANGÉLIQUE. Et puis, on y est si tranquille.

MADAME DUTROMBLON. Ajoute à ça que sans sortir de son magasin, sans même quitter son comptoir, on voit passer devant ses yeux tous les étrangers qui viennent visiter Paris... Mais tu me fais bavarder, et j'oublie ce que je venais de te dire... Qu'est-ce que je venais donc te dire... ah! je venais t'apprendre que ton cousin Candide Rigobert, de Saint-Malo, arrive aujourd'hui à Paris.

ANGÉLIQUE. Mon cousin Candide!... aujourd'hui!... et qu'est-ce qu'il y vient faire?

MADAME DUTROMBLON. Il vient m'apporter quinze mille francs que son patron, l'huissier, chez lequel il travaille là-bas, a recouvrés pour moi... c'est le prix d'une fourniture que ton pauvre oncle avait faite à un armateur de Saint-Malo.

ANGÉLIQUE. Quel bonheur de revoir ce bon Candide!... il m'aimait tant!... Ma mère n'en veut pas parce qu'il n'a rien, ce pauvre garçon... mais dès que j'aurai appris mon état de confiseuse, trois soumissions respectueuses de fille majeure à mon excellente mère, et le mariage un mois après.

MADAME DUTROMBLON. C'est bon! c'est bon! Pour le moment, il faut que nous allions toutes les deux attendre à la voiture l'arrivée de ton cousin: toi, aux diligences Laffitte et Caillard, et moi aux messageries de la rue Notre-Dame-des-Victoires... c'est très-essentiel... D'abord, ton cousin ne sait peut-être pas que mon magasin est dans la galerie d'Orléans; et puis, si, avec mes quinze mille francs, il allait tomber dans les griffes de quelque intrigant comme il y en a tant à Paris.

ANGÉLIQUE. Et surtout au Palais-Royal, ils semblent être là, en sentinelle, pour guetter les pauvres étrangers.

(Musique infernale.)

MADAME DUTROMBLON. Tiens! tiens! en fait d'intrigant... en voilà un fameux!

ANGÉLIQUE. Ce monsieur qui vient en fumant... M. Saint-Luc, dit l'Enfer... un pilier du Palais-Royal... on n'y voit que lui et l'homme à la longue barbe.

MADAME DUTROMBLON, *regardant.* Un aventurier qui a fait ici tous les métiers, et qui n'a jamais eu d'état... Depuis trente ans que je suis au Palais-Royal, c'est toujours le même homme, avec ses gros favoris noirs et sa barbe de bouc.

ANGÉLIQUE. C'est peut-être lui qui en fait venir la mode.

MADAME DUTROMBLON. Je m'en vais, car je ne peux pas le souffrir... Cours vite aux diligences, et surtout n'écoute jamais cet homme-là, mon enfant... c'est un démon pour les femmes... Il a fait du chagrin à toutes les marchandes du Palais-Royal.

(Elle sort.)

ANGÉLIQUE, *seule.* Ecouter M. Saint-

Luc; j'aime trop mon cousin Candide pour cela... M. St-Luc a pourtant voulu me faire la cour. Le voici, allons remplir les intentions de ma tante.

(Elle va pour sortir.)

SCENE III.

ANGELIQUE, SAINT-LUC.

SAINT-LUC, *l'arrêtant.* Vous me fuyez, suave marchande de bonbons...

ANGÉLIQUE. Oui, monsieur, je suis très-pressée.

SAINT-LUC. Ah!... c'est peut-être mon cigare qui vous fait peur... j'en fais volontiers le sacrifice à la douceur de vos charmes. (*Il le jette.*) Maintenant, si vous vouliez m'entendre...

ANGÉLIQUE. Tout ce que vous pourriez me dire serait inutile... vous avez, au Palais-Royal, une réputation... on va jusqu'à dire que vous avez fait un pacte avec le diable.

SAINT-LUC. Que sait-on?... je suis peut-être le diable en personne.

ANGÉLIQUE. Ma foi...

SAINT-LUC. Vous riez, petite méchante...

AIR : *Vos maris.*

Je voudrais être le diable;
On me verrait, sans façon,
Prendre l'état agréable
De fabricant de bonbons. (*bis.*)
Oui, confiseuse légère,
En devenant votre époux, (*bis.*)
Il me serait doux de faire
Des diablotins avec vous. (*bis.*)

ANGÉLIQUE. Je les ferai fort bien sans vous... M. Saint-Luc *dit* l'Enfer... tenez vous-le pour dit et ne me parlez plus... car vous me faites peur.

(Elle sort.)

SCENE IV.

SAINT-LUC, *seul.*

Merci! vierge au sucre candi... gênez-vous donc pour mademoiselle! (*Il reprend un cigare qui s'allume tout seul.*) Ce sont pourtant les vieilles marchandes du Palais-Royal qui m'ont fait la mauvaise réputation dont je jouis auprès des jeunes. (*Il s'assied.*) Parce que je les aimais sous l'empire, elle croient que je devrais les aimer encore... J'avais promis de les aimer toujours, c'est vrai... mais elles m'avaient promis de ne changer jamais, et depuis vingt-cinq ans elles n'ont fait que ça tous les jours... Plus malheureux encore que mon cousin Belphégor, j'ai trente Honesta illégitimes qui sont toujours à mes trousses... Il faut espérer que ces dames iront en paradis, car l'enfer ne serait plus tenable pour moi si elles y descendaient jamais... L'enfer!... je vais donc le revoir après une absence de cent quatre-vingt-quinze ans!...

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère.

D'ailleurs, que ferais-je encore sur la terre... le Palais-Royal est terminé, ma mission est accomplie... il est tems d'aller rendre compte là-bas de mes longs travaux. Notre très-damné monarque sera-t-il content de moi?... Je l'espère... le Palais-Royal est bien loin de ressembler au Palais-Cardinal... C'était autrefois l'habitation d'un puissant prélat... le rendez-vous de tous les princes de l'église... j'en ai fait le temple du plaisir, de la folie... et le rendez-vous des industriels dans tous les genres.

AIR *du Pré, arrangé par M. Auguste M***.*

Ce palais sans égal,
Ce bazar tout royal,
Ce caravansérail,
Où tout brille en détail,
Est un séjour plaisant,
Séduisant, amusant,
Où l'on peut à son goût
Trouver un peu de tout.
Oui, ce riche bazar
Sait offrir au regard
De ce vaste univers
Tous les hôtes divers,
Depuis l'hôte des mers,
Jusqu'à l'hôte des airs;
Et depuis l'Iroquois
Jusques au Champenois.
Là, sont de riantes modistes,
Qui nous montrent leurs belles dents;
Plus loin on trouve des dentistes
Qui les placent pour quinze francs.
Près de là cette nymphe expose
Dans un comptoir avec fierté,
Son beau teint de lis et de rose.
Le peintre demeure à côté.
On voit là des coiffeurs;
On y voit des changeurs,
On y voit des graveurs
Et des restaurateurs;
On y voit des auteurs,
Et puis des confiseurs;
Or, y voit des tailleurs,
On y voit des voleurs,
On y voit des acteurs,
On y voit des chanteurs,
On y voit des crieurs,
On y voit des flâneurs,
On y voit des fourreurs,
Des marchandes de fleurs,
D'élégans parfumeurs;
Et beaucoup de fumeurs.
Ici ce libraire vous garde
Ses romans tout nouveaux, tout frais;
Là c'est la graine de moutarde,
Entre nous graine de niais.
A deux pas le bruit des fourchettes,
Et là d'affamés promeneurs;
A gauche des marionnettes,
Et tout là-bas des grands seigneurs.
On y trouve bottiers;
Tabletiers, bijoutiers,
Horlogers, opticiens,
Couteliers, physiciens.
Près d'un gros fabricant

D'or faux et de clinquant,
De croix et de rubans,
Sont des jouets d'enfans..
Bref, ici tout se vend,
Papier, honneur, argent,
Conscience, talent,
Et jusqu'au sentiment.
Si bien que ce local,
Nommé Palais-Royal,
Serait plus justement
Nommé palais marchand!

Je n'ai pas voulu le quitter, surtout, sans y faire rouvrir la salle Montansier... afin que ce palais eût deux théâtres comme au tems de Richelieu... et maintenant, je puis aller retrouver tous ceux que j'ai damnés dans ce brillant séjour... Mais je voudrais finir par un coup d'éclat, et emmener avec moi quelque ame originale pour égayer mon voyage et me servir là-bas de dernier trophée...Qui diable vais-je emporter?

SCENE V.

SAINT-LUC, CANDIDE RIGOBERT, *en provincial.*

CANDIDE.

AIR : *De mes derniers vingt sols.*

Bonheur sans égal,
Moment prospère;
Je suis sur la terre
Du Palais-Royal.
Il rend jovial,
Même le plus sévère.
Dieu! le beau local,
Que le Palais Royal!
Partout, maint riche marchand,
Des étoffes, des pierreries,
Des cafés, des femmes jolies..
(*Il frappe sur sa poche.*)
Et dire que j'ai de l'argent!
Bonheur sans égal, etc.

SAINT-LUC, *à part.* Voilà un nouveau débarqué!... Pardieu! c'est l'ame qu'il me faut.

CANDIDE. Dieu! que c'est beau! que c'est beau!... Et toutes ces écritures en or... (*Il lit.*) *Aux trois Frères Provencaux... Bains... Diners à quarante sous...* Et là, *Dentiste...* Et par ici, *Dentiste...* Et là-bas, *Dentiste...* Il paraît que les arracheurs de dents sont en majorité au Palais-Royal!

SAINT-LUC, *s'approchant.* Eh! bonjour, mon cher monsieur Candide Rigobert. (*Lui mettant la main sur l'épaule.*) Je m'en empare.

CANDIDE, *stupéfait.* Tiens! vous savez déjà qui je suis, monsieur?

SAINT-LUC. Par état, je sais tout, mon cher.

CANDIDE, *à part.* C'est un mouchard... On m'a dit que le Palais-Royal en était rempli; méfions-nous... (*Haut.*) Je n'ai rien à faire avec vous, monsieur.

SAINT-LUC. C'est ce qui vous trompe, monsieur Candide, car je suis envoyé par votre respectable tante, Mme Dutromblon l'armurière.

CANDIDE, *à part.* Oh! je suis pris.

SAINT LUC. Rassurez-vous, je devine vos projets... et je suis trop bon diable pour les contrarier.

CANDIDE. Comment, vous devinez?...

SAINT-LUC. Mais, certainement... Je devine que vous êtes arrivé aujourd'hui à Paris, et que vous ne comptez vous présenter que demain chez Mme votre tante.

CANDIDE. C'est cela même... C'est pour ça que je m'étais annoncé comme arrivant par les messageries royales ou Laffitte et Caillard, et que j'ai pris la malle-poste.

SAINT-LUC. C'est un tour excellent, monsieur Candide.

CANDIDE. Voilà comme nous sommes à Saint-Malo... des véritables pinsons qui faisons des farces de toutes les couleurs... mais des farces atroces... jusqu'à changer les enseignes, et mettre une tête à perruque à la porte de la sous-préfecture. Ma foi, puisque vous êtes si bon enfant, je vous dirai donc toute mon histoire.

SAINT-LUC. Dites toujours... mais je la connais.

CANDIDE. Bah!

SAINT-LUC. Vous êtes clerc d'huissier, et votre patron vous envoie porter à votre tante une somme de quinze mille francs qu'il a fait payer pour elle.

CANDIDE. C'est vrai... je l'ai là... en quinze billets de banque... je vois que vous connaissez ma tante.

SAINT-LUC. De plus, vous avez sur vous quinze cents francs que vous amassez depuis cinq ans sur vos appointemens pour venir les dépenser en plaisirs au Palais-Royal.

CANDIDE. C'est vrai, depuis cinq ans... le Palais-Royal de Paris, c'était mon idée fixe... Mais permettez-moi une question, une simple question... Quand vous aviez dix-neuf ans, et que vous aviez de l'argent comme moi... que faisiez-vous dedans le Palais-Royal?

SAINT-LUC. Je menais une vie d'enfer... le vin... le jeu... les femmes... j'étais partout.

CANDIDE. Justement, je ne veux pas aller autre part... le vin, le jeu, les femmes... voilà comme nous sommes à St-Malo... par malheur le beau sexe y est affreux... surtout pour les jambes... tandis qu'au Palais-Royal, à ce qu'on dit... Un vieux clerc d'huissier, qui est venu à Paris en 1812, m'a donné la note de tout ce qu'il y avait à voir dans ce superbe éta-

blissement, et je ne veux pas entrer chez ma taute sans avoir tout vu... parce que, vous entendez bien, quand elle me tiendra, bonsoir la volupté... A propos de volupté, un monsieur m'a dit, dans la malle-poste, qu'au Palais-Royal il n'y avait plus ni bayadères, ni nymphes de Calypso... Est-ce possible, ça?

SAINT-LUC. Hélas! il vous a dit la vérité!

AIR *du Carnaval.*

Cette demeure étant toute royale,
Un magistrat, par un grave arrêté,
Y fit rentrer, un beau soir, la morale;
Mais la police a de l'humanité.
Et proscrivant ces beautés trop commodes,
Qui trafiquaient d'amour et de bonheur
Elle y laissa les marchandes de modes
Pour adoucir cet acte de rigueur.

CANDIDE. Justement, j'adore les marchandes de modes, moi... A Saint-Malo, nous n'en avions qu'une, et quoiqu'elle fût boiteuse et bossue... elle avait un succès.....

SAINT-LUC. Pour les chapeaux?

CANDIDE. Non, pour sa beauté... toute la jeunesse du pays se la disputait.

SAINT-LUC. Quels enragés!

CANDIDE. Voilà comme nous sommes à Saint-Malo... des volcans en éruption!... et comme je vous disais, des farceurs finis, jusqu'à dix heures moins un quart du soir... Si vous voulez, pour ne pas perdre de tems, nous allons commencer notre tournée... voici la liste de l'ami Duprotêt, c'est le vieux clerc dont je vous parlais tout à l'heure... (*Il prend sa liste*). « Note des choses qu'il faut qu'un jeune » homme comme il faut aille voir au Pa» lais-Royal de Paris. 1°. Le bal senti» mental, autrement dit... »

SAINT-LUC. Voilà une chose que vous ne verrez pas.

CANDIDE. A cause... puisque j'ai de l'argent.

(Il fait sonner ses écus.)

SAINT-LUC. Il n'existe plus!

CANDIDE. Comment! ils ne m'ont pas attendu?..

SAINT-LUC. Et non, mon cher, il n'y a plus rien de sentimental... au Palais-Royal...

CANDIDE. « 2° Le café des Aveugles. »

SAINT-LUC. Nous irons voir les aveugles.

CANDIDE. Dites donc... je crois qu'ils voudraient bien nous voir aussi... « 3° La » belle limonadière du café des Mille » Colonnes. » Oh! j'y tiens... parce que l'ami Duprotêt dit que c'est la plus belle créature...

SAINT-LUC. Vous pouvez la rayer aussi de vos papiers.

CANDIDE. Oh! pourquoi... pourquoi?..? (*Il fait sonner ses écus*). J'en ai... J'en ai!...

SAINT-LUC. J'entends bien... mais depuis 22 ans...

CANDIDE. Au fait, elle doit être un peu détériorée... C'est égal, je veux toujours la voir, afin de pouvoir dire un jour quand je serai dans les hommes fossiles, j'ai vu la fameuse limonadière du café des Mille Colonnes... C'est classique... « 4° Le café du ventriloque Borel. »

SAINT-LUC. Où diable va-t-il prendre encore celui-là?

CANDIDE. Un homme qui parle du ventre... ça doit être curieux à voir.

SAINT-LUC. Oui, mais les hommes qui parlent du ventre, ou plutôt les ventres qui parlent, ne sont plus de ce côté-ci... Il faut passer l'eau pour les entendre.

CANDIDE. Alors, ajourné... « 5° Le n° » 113, et Séraphin. »

SAINT-LUC. Ils sont porte à porte...

CANDIDE. « 6° Dîner au caveau du Sau» vage... Pour trente sous, on a potage, » trois plats au choix, un dessert, une » demi-bouteille de vin, pain et cure-dents » à discrétion. Nota: on donne deux sous » au garçon. (*On entend un coup de canon.*) Hein!... qu'est-ce que c'est donc que ça?...

SAINT-LUC. Est-ce que le bruit du canon vous fait peur?

CANDIDE. Non, mais l'ami Duprotêt ne m'avait pas dit qu'il y avait du canon au Palais-Royal... Je le croyais l'asile des ris, des jeux et de la paix.

SAINT-LUC. Oh! rassurez-vous... celui-ci est des plus pacifiques.

AIR : *Connaissez mieux le prince Eugène.*

Dans les jours de notre puissance,
Quand la victoire nous guidait,
Toujours le canon de la France
En Europe retentissait.
Mais, nous ne lançons plus la foudre...
Des combats, craignant le signal,
On ne charge jamais qu'à poudre,
Le canon du Palais-Royal.

CANDIDE. Ah! et que font là-bas tous ces braves gens?

SAINT-LUC. Ils règlent leurs montres, ce que vous avez entendu est le canon de midi.

CANDIDE. Je comprends... Je vais profiter de ça pour régler ma montre.

(Il prend sa montre.)

SAINT-LUC. Qu'est-ce donc que cela?

CANDIDE. Une emplette que j'ai faite là-bas, sous le vestibule du Palais-Royal... Le prince de Phalzbourg, un grand maigre, et l'amiral anglais, un gros court, ont acheté les pareilles en ma présence... le marchand me l'a dit... estimez-moi ça.

SAINT-LUC. Trente-neuf sous la chaîne, et vingt-neuf sous la montre.

CANDIDE. Comment dites-vous ça.

SAINT-LUC. Total, trois francs huit sous.

CANDIDE. Laissez donc, farceur!... ça m'a coûté 140 francs, et c'est une affaire d'or.

SAINT-LUC. Non, c'est une affaire de crisocal.

CANDIDE. Puisque le marchand m'a donné son adresse pour la garantie de la montre... voyez plutôt... (*Il lui montre une carte*). « M. Duplongeon, horloger du « théâtre nautique. »

SAINT-LUC. Et vous avez donné dans ce théâtre-là... Il attend pour ouvrir que la mer arrive à Paris... une fameuse entreprise!

CANDIDE. Cher ami, je vous en prie, commençons, commençons notre tournée de voluptés... respect à l'argent de ma respectable tante... (*Il frappe sur sa poche.*) Mais guerre à mort aux économies de Candide Rigobert.

SAINT LUC. D'abord, nous allons commencer par vous mettre à la mode.

CANDIDE. Tiens! est-ce que je n'y suis pas?... C'est moi qui donne le ton là-bas... D'ailleurs, il faudrait au moins huit jours... pour me changer.

SAINT-LUC. Je ne vous demande que huit minutes au Palais-Royal... Venez, allons régénérer votre toilette, de là nous irons au 113.

CANDIDE. Oh! oui... au 113!... Je l'ai sur ma liste... le 113... j'ai dans l'idée que j'y ferai fortune...

SAINT-LUC. Ensuite, nous irons souper chez Véfour, avec des femmes charmantes et les jeunes gens les plus distingués de Paris, mes élèves... en amabilité.

CANDIDE. Enchanté de faire connaissance avec eux... mais c'est moi qui régale.

SAINT-LUC. C'est convenu..

CANDIDE. Voilà qui est dit : le 113, Véfour et de là... Vive le Palais-Royal et les marchandes de modes!

SAINT-LUC.

AIR *de Joconde.*

Allons commencer notre ronde,
Visitons le Palais-Royal;
Dans ce séjour où tout abonde,
Des plaisirs donnons le signal.

ENSEMBLE.

Allons, etc.

SCÈNE VI.

Les MÊMES, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE. Eh! le voilà ce cher Candide!... mon cousin!

CANDIDE. Ma cousine!...

SAINT-LUC, *le tirant par le bras.* Venez, monsieur Candide! venez, votre tante vous attend.

CANDID. Pardon, ma cousine, mais ma respectable tante m'attend.

ANGÉLIQUE. Oui, elle vous attend aux diligences, et, puisque je vous rencontre, mon cher cousin!...

(Elle le tire par le bras.)

CANDIDE, *bas à Saint-Luc.* Tirez-moi donc de là... (*Saint-Luc le tire avec violence*). Au revoir, ma cousine, au revoir... je vais rejoindre ma respectable tante à la diligence.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, *seule.* Candide! mon cousin! il ne m'écoute pas, et le voilà à la merci de cet intrigant... Où va-t-il le conduire! moi qui croyais être aimée de lui... comme je l'aime!

AIR *populaire.*

De son indifférence,
Je saurai me venger;
Dans une autre alliance
Je prétends m'engager.
Bonne, jamais coquette,
Et toute à la vertu... } (*bis.*)
Oui, je veux qu'il regrette
Ce qu'il aura perdu. } (*bis.*)

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE, Mme DUTROMBLON.

ANGÉLIQUE. Ah! vous voilà, ma tante...

MADAME DUTROMBLON. Toutes les diligences de la rue Notre-Dame-des-Victoires sont arrivées, et ton cousin n'y était pas.

ANGÉLIQUE. Je le crois bien.... tandis que nous l'attendions chacune de notre côté... il était ici... devinez avec qui?

MADAME DUTROMBLON. Avec quelque marchande de modes, peut-être?

ANGÉLIQUE. Avec M. Saint-Luc, dit l'Enfer.

MADAME DUTROMBLON. Ah! mon Dieu! que me dis-tu là!... ce garçon est perdu!... cet intrigant n'en fait jamais d'autres! vite, suis-moi chez le commissaire de police du Palais-Royal.. il faut qu'il mette à ses trousses tous les sergens-de-ville en disponibilité... ils ont été créés pour protéger l'innocence et le commerce... jusqu'à onze heures du soir inclusivement. Viens, ma petite...

AIR *connu.*

Il faut, à l'instant,
Chercher partout cet enfant!
Quelle aventure!
Ah! tout me l'assure,
Il va se perdre et perdre mon argent!

ENSEMBLE.

Il faut, à l'instant, etc.

(Elles sortent en courant; le rideau tombe.)

Deuxième Tableau.

Un cabinet particulier, chez Véfour.

SCÈNE PREMIÈRE.

CANDIDE, *en fashionable*, SAINT-LUC, *en habit noir et décoré*, QUATRE DAMES ET DEUX JEUNES GENS *à la mode autour d'une table élégamment servie.*

CHOEUR.

Air *du Pré aux Clercs.*

Dans le Palais-Royal,
Que la vie
Est jolie,
Dans le Palais-Royal,
C'est toujours carnaval.

SAINT-LUC.

La police en bannit
Les beautés de la nuit;
Mais on y fait l'amour
Encore nuit et jour.

CHOEUR.

Dans le Palais-Royal, etc.

CANDIDE. Voici le moment du champagne, le délicieux moment du champagne... ce que j'aime le mieux au monde.... avec ça que je n'en ai jamais bu!... et je ne suis pas fâché de faire connaissance avec lui!... le même jour où j'ai fait connaissance avec le 113... en ai-je gagné de cet argent, en ai-je gagné... en ai-je gagné... j'en ai plein partout...

(*Il frappe sur ses poches.*)

SAINT-LUC. Quand je vous disais que ma martingale était immanquable..

CANDIDE. Mais nous y retournerons encore à ce bon 113... à cet excellent 113.

SAINT-LUC, *à part.* C'est bien mon projet.

CANDIDE. Et cette fois, tant pis, je veux faire sauter la banque; depuis ce matin je ne me connais plus..... je suis un mauvais sujet fini, un bambocheur légalisé... Garçon, du champagne comme s'il en pleuvait, afin que la beauté nous en verse, oh! mais, à verse!

TOUS. Ah! ah! ah!

SAINT-LUC, *à part.* Aura-t-il de l'esprit tant que son argent durera!...

CANDIDE. Voilà comme nous sommes à Saint-Malo...

SAINT-LUC. Je propose la santé de M. Candide Rigobert..... à notre aimable amphitryon!

TOUS. A sa santé!

CANDIDE. Je rebois à celle de l'honorable..... qu'est-ce que je dis..... à celle de l'adorable et facétieuse société qui m'entoure... et, maintenant, en avant la chanson bachique!

Air *de la Ferme et le Château.*

A Saint-Malo, que l'on nous vante,
Au restaurant, comme au café,
Jamais de chère succulente,
Toujours le gigot réchauffé,
Y tient lieu du perdreau truffé.

TOUS. Ah! ah! ah!

CANDIDE.

Et dans ce pays de cocagne,
Le cidre... voilà le champagne...
Versez donc, versez, versez donc, etc.
Nymphes jolies,
Et chéries,
Versez donc, versez donc;
Chez Véfour le champagne est bon!

TOUS.

Versez donc, versez, etc.

CANDIDE. Et maintenant qu'il n'y a plus rien dedans, à bas les verres... guerre à mort aux verres vides... (*Les cassant avec un couteau.*) allez, allez, allez...

TOUS, *l'imitant.* allez, allez, allez!

SAINT-LUC. Eh bien! êtes-vous fous?

CANDIDE. C'est la mode à Saint-Malo... quand nous avons bien dîné nous cassons tout, et nous payons après..... Garçon, la carte payante..... et pas de grâce..... je ne veux pas de grâce!

SAINT-LUC. Ainsi, vous êtes content du Palais-Royal?...

CANDIDE. Ah! divin, le Palais-Royal... sublime... délirant..... fantastique et anacréontique!..., mais le champagne et la beauté m'ont joliment tapé sur les nerfs... c'est égal, j'en veux encore, du plaisir... j'en veux toujours du plaisir... allons chez Séraphin.

TOUS. Oui, oui, chez Séraphin.

SAINT-LUC. Ces dames sont toujours de l'avis de celui qui paie.... Si nous allions aux Français?

CANDIDE. Je veux aller chez Séraphin... j'adore Séraphin..... je veux embrasser M. Séraphin, et ces dames aussi.

(*Le garçon rentre.*)

LE GARÇON, *à Saint-Luc.* Voici la carte, monsieur.

CANDIDE, *l'arrachant des mains de Saint-Luc.* Un moment... ça me regarde..... Oh! les nerfs!... (*Il la regarde.*) Trente francs! c'est pas cher.

SAINT-LUC. Qu'est-ce que vous dites donc?... et ce petit zéro que vous oubliez là, dans ce coin... trois cents francs, mon brave.

CANDIDE. 300 francs!...

SAINT-LUC. Dans ce pays-ci, qui casse les verres...

CANDIDE. C'est juste... 300 francs... Oh! les nerfs!.... voici quinze jolis napoléons, et ils ne sont pas en crisocal ceux-là... et puis, deux sous pour le garçon, comme le recommande l'ami Duprotêt..... maintenant, cher mentor, en route pour les ombres chinoises.

SAINT-LUC. N'était-il pas convenu que

nous retournerions au 113 pour essayer ma martingale?...

CANDIDE. Le 113, c'est bon, mais je veux Séraphin avant tout!

SAINT-LUC. Est-il assez innocent!

CANDIDE. Voilà comme nous sommes à Saint-Malo... Partons.

TOUS. Oui, oui, partons, partons.

SAINT-LUC. Un moment..... vils flatteurs que vous êtes, devons-nous nous séparer ainsi... Garçon, un bol de punch!

CANDIDE. Qu'est-ce que vous dites donc? Garçon, un bol de punch pour chacun!... le ministre des finances est encore là.

(Il frappe sur sa poche.)

TOUS, *riant*. Ah! délicieux! étourdissant!

CHOEUR.

Dans le Palais-Royal

Etc.

(On apporte un immense bol de punch allumé.)

SAINT-LUC, *à part, riant*.

Ah! pour moi quel espoir!
Déjà, je crois revoir,
Dans ce feu vif et clair
Les flammes de l'enfer!

CHOEUR.

Dans le Palais-Royal, etc.

(On entend frapper à la porte.)

SAINT-LUC. Silence!..... c'est ici qu'on frappe!

LE COMMISSAIRE, *en dehors*. Ouvrez....

SAINT-LUC. C'est le commissaire!...

LE COMMISSAIRE. Ouvrez, au nom de la loi.

UNE VOIX. Et de Mme Dutromblon l'armurière.

CANDIDE. C'est la loi, et ma tante! tout est perdu.

SAINT-LUC. Bah! est-ce qu'il n'y a pas dans tous les cabinets particuliers une porte secrète... pour échapper aux maris et aux mamans?... au besoin, comme mon cousin Méphistophélès... je vous ferais passer à travers la muraille. Ces dames vont nous attendre en prenant des glaces au café de Foy, et vous, messieurs, suivez-moi tous au n° 113.

CANDIDE. Ah! tant pire! de rechef au 113.

TOUS. Au 113! au 113!

(Reprise du choeur, en sourdine.)

Dans le Palais-Royal, etc.

(Au moment où ils vont pour sortir, un sergent de ville entre par la porte secrète et les arrête.)

SCENE II.

LES MÊMES, UN SERGENT-DE-VILLE, LE GARÇON, *ensuite* LE COMMISSAIRE, Mme DUTROMBLON ET ANGELIQUE.

LE SERGENT. On ne passe pas!...

(Le garçon va ouvrir la porte.)

SAINT-LUC. Pour cette fois, nous voilà pris.

ANGÉLIQUE. Candide!... mon cousin!.... dans quel état le voilà!...

MADAME DUTROMBLON. Nous arrivons trop tard peut-être!... et mon argent, malheureux!...

CANDIDE. Votre argent n'a pas été malheureux du tout, chère et respectable tante, car il m'en a fait gagner gros comme vous... voyez plutôt... des billets de banque... des napoléons... des écus de cinq francs... et des pièces de trente sols... en voilà-t-il... en voilà-t-il?... C'est pour gagner encore que nous retournons au 113. Gare que je passe!...

MADAME DUTROMBLON. Monsieur le commissaire, faites votre devoir.

LE COMMISSAIRE, *à Saint-Luc*. Vos papiers, monsieur?

SAINT-LUC, *à part, riant*. Allons, puisque la police s'en mêle, je vois bien qu'il est tems de décamper... je n'aurais plus d'agrément sur la terre... Heureusement, mon ambassade est finie.

LE COMMISSAIRE. Monsieur, j'ai eu l'honleur de vous demander vos papiers?...

SAINT-LUC. Les voici... mon gentil commissaire...

LE COMMISSAIRE, *les prenant et lisant*. L'abbé de Boisrobert, aumônier du roi Louis XIII...

MADAME DUTROMBLON. C'est faux...

LE COMMISSAIRE. Monsieur, que signifie?..

SAINT-LUC. Pardon, magistrat irréprochable... ceci... n'est pas de votre tems... mais celui-ci...

LE COMMISSAIRE, *le prenant*. Le comte Stanislas de Nocé, premier gentilhomme de la garde-robe du régent...

MADAME DUTROMBLON. C'est encore faux!

CANDIDE, *à Angélique*. Est-elle acharnée après lui, ma tante... il lui aura fait quelque chose.

LE COMMISSAIRE. Monsieur, vous moquez-vous de moi?... vous répondrez à la préfecture de police... Sergent-de-ville; empoignez-moi cet homme-là.

SAINT-LUC. Sergent, mon ami, tenez-moi bien et prenez garde de tomber.

LE SERGENT. Marchez!

SAINT-LUC. Un moment... Messieurs et mesdames...

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Je suis le démon en personne,
Et de votre Palais-Royal,
J'faisait long-tems, sans que nul s'en étonne,
Un séjour vraiment infernal
Et surtout assez immoral!
Un bon préfet a détruit mon ouvrage.
La morale règne en ce lieu.
Je lui dis un dernier adieu;
Mais, pour y marquer mon passage,
J'y laisse les maisons de jeu!

LE SERGENT. Marchez, mauvais plaisant.

SAINT-LUC. Enfoncé, mon vieux !

(Ils disparaissent dans un tourbillon de flammes ; tout le monde pousse un cri et se sauve.)

LE COMMISSAIRE, *seul*. Voilà un événement bien extraodinaire : je vais faire mon rapport au préfet de police.

(Il sort. Le théâtre change.)

Troisième Tableau.

La galerie d'Orléans illuminée et remplie de monde.

SCENE PREMIERE.

PROMENEURS, CURIEUX.

CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR *du Cadet de famille*.

Promenons-nous dans celte galerie,
De tout Paris rendez-vous général.
Oui l'on dirait vraiment d'une féerie !
Dans ce séjour tout est grand et royal.

SCENE II.

LES MÊMES, Mme DUTROMBLON, CANDIDE, ANGELIQUE.

MADAME DUTROMBLON. Le voilà, mes chers voisins, le voilà... l'enfant prodigue est retrouvé..... nous l'avons arraché des griffes du diable.

CANDIDE. Et je dis qu'il me tenait joliment.

(Coup de pistolet.)

TOUT LE MONDE. Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce donc ?...

CANDIDE. C'est le canon de minuit.

MADAME DUTROMBLON, *qui est allée regarder*. Ah! grand Dieu !.. c'est un malheureux joueur qui avait tout perdu au 113 !... (*A Candide*.) Voilà pourtant le sort qui t'attendait !... Malheureux enfant... que cela te serve de leçon !...

CANDIDE, *frappant sur sa poche*. Puisque j'ai gagné...

ANGÉLIQUE. Mais tu pouvais perdre !

MADAME DUTROMBLON. et perdre mon argent encore !... ça fait frémir, rien que d'y penser.

CANDIDE, *frappant sur sa poche*. Oui, mais j'ai gagné... et avec cet argent infernal... j'épouse ma cousine...

ANGÉLIQUE. On ne peut pas mieux l'employer, mon cousin...

CANDIDE. Je t'épouse et m'établis au Palais-Royal, qui est un séjour..... des dieux ! je n'irai plus au 113... (*frappant sur sa poche*) qui pourtant est bon à quelque chose... mais j'irai encore quelquefois chez M. Vefour..... pour y chanter.... en chœur avec ma femme et ma respectable tante.

AIR *de la pièce*.

Dans le Palais-Royal,
Que la vie
Est jolie !
C'est toujours carnaval
Dans le Palais-Royal !

CHŒUR.

Dans le Palais-Royal, etc.

CANDIDE, *au public*.

Le diable m'a lâché,
Je n'en suis pas fâché ;
Mais à présent le *hic*
C'est l'diable du public !

CHOEUR.

Dans le Palais-Royal,
etc.

Mme DUTROMBLON, *au public*.

Pour nos pauvres marchands
Ne soyez pas méchans,
Car on leur fait payer
Assez cher de loyer.

CHŒUR.

Dans le Palais-Royal, etc.

CANDIDE, *au public*.

Le diable, bon enfant,
Nous emporte un sergent ;
Le public de Paris
Aurait dû crier bis !

CHŒUR.

Dans le Palais-Royal, etc.

ANGÉLIQUE, *au public*.

Dans ces lieux, chaque soir,
Messieurs, venez nous voir,
Et malgré les jaloux,
Répétez avec nous :
Dans le Palais-Royal,
Que la vie
Est jolie !
Rendez-vous général,
Dans le Palais-Royal.

(*L'homme à la longue barbe paraît*.)

CHŒUR, *dansant autour de lui*.

Dans le Palais-Royal,
Etc., etc.

Le rideau tombe.

FIN.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.